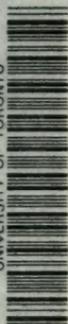


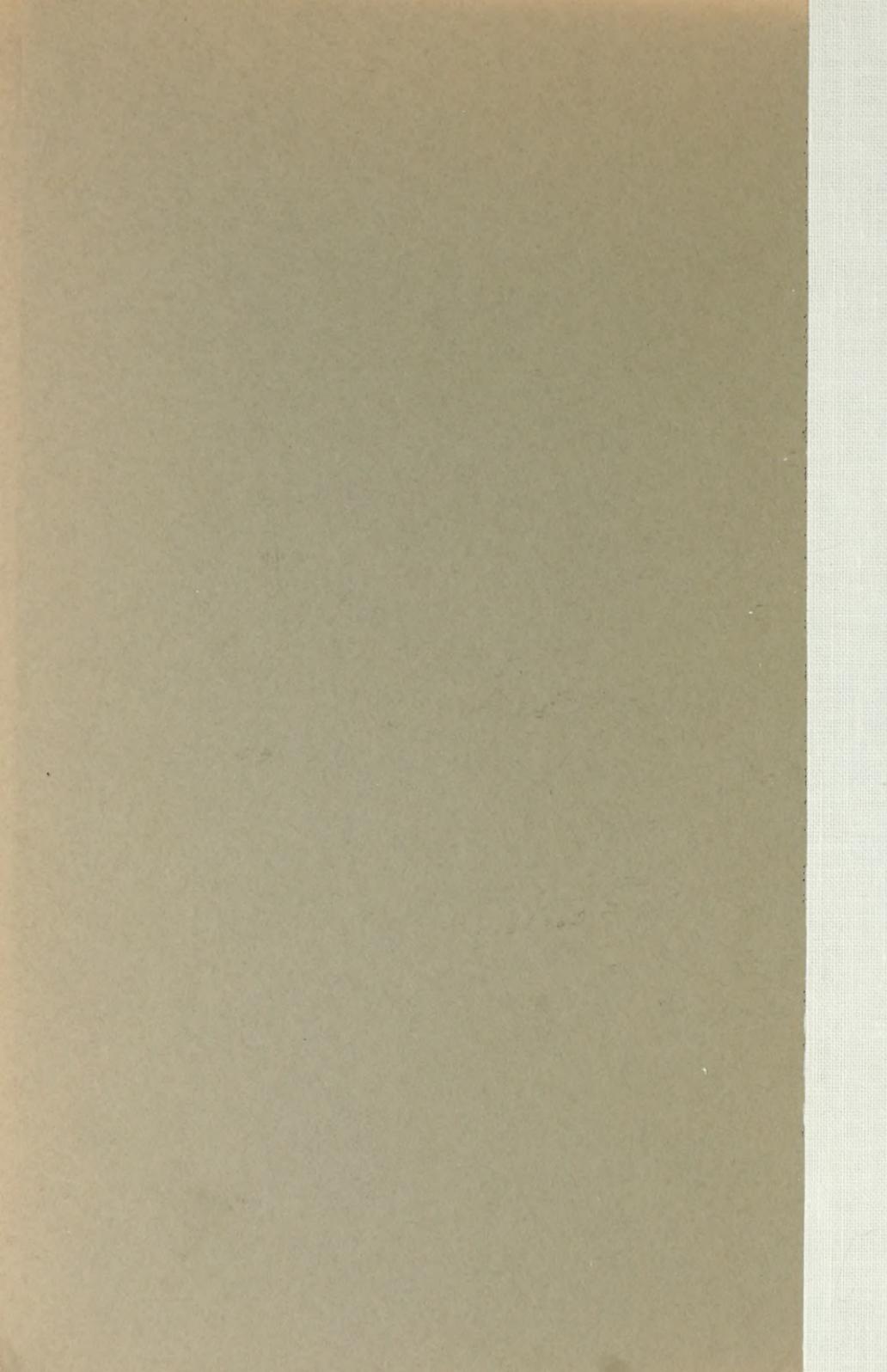
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01001091 6

Chekhov, Anton Pavlovich
La cerisaie

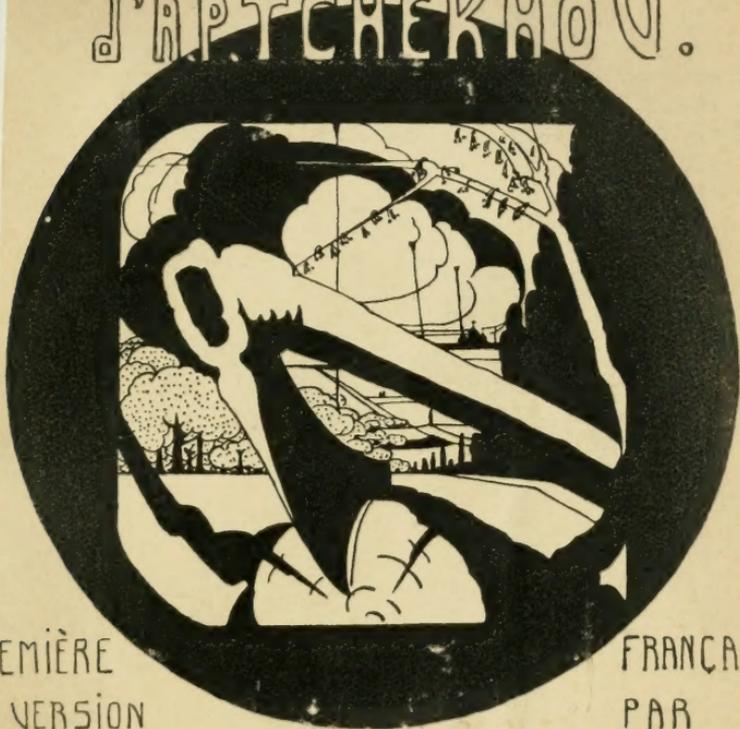
PG
3457
F5V55



1452

LA CERISAIE.

Д'АРТЧЕКHOV.



PREMIÈRE
VERSION

FRANÇAISE
PAR

C.MOSTKOVA ET A.LAMBLOT.

ÉDITION DU "FLAMBEAU..

MAURICE LAMERTIN
ÉDITEUR
BRUXELLES

LA CERISAIE

A.-P. Tchekhov

LA CERISAIE

Comédie en quatre actes

*Représentée pour la première fois au Théâtre des Arts
de Moscou, le 17 janvier 1904*



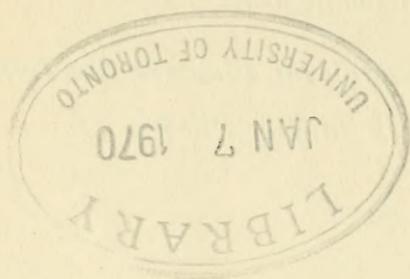
*Première version française par
C. MOSTKOVA et A. LAMBLLOT*

Illustrée de six Blancs et Noirs et d'une couverture de A. Lamblot

*Précédée d'un poème de **Wega** et d'une étude du professeur
Alexandre Eck, de l'Université de Moscou*



BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, rue Coudenberg



PG
3457
F5 V55

Tchekhov

Dans Taganrog lointaine et triste, près de la mer aux flots gris-bleus, dans la steppe où le long des routes, dorment les meules jaunissantes, où la poussière en tourbillons s'élève, pareille aux fumées, où penchés sur les champs de blé, les Khokhols (1) gravement s'affairent, où, traînant les longues arbas, nonchalamment s'en vont les bœufs, sous un ciel aux étoiles claires, Il grandit, vif, insoucieux.

Son âme ardente et caressante ressemblait à la steppe immense qu'un soleil printanier inonde. Ce fut sous les rayons de feu de ce soleil qu'il vint au monde. Et ses yeux erraient à la ronde. En lui se réfléchit l'image du pays natal: champs brûlés, mugissement du vent nocturne, lent frisselis des herbes hautes, et ces stanitzas de l'Azov, avec leurs rangs de maisons basses, avec leurs files de grands saules, près des étangs vaseux, fangeux...

Dans Taganrog poudreuse et triste il vit une humanité grise: vaines joies, futiles soucis, oiseux propos, paresse et songe. Et sur ce fond de déchéance il vit d'ennuyeuses figures, mornes tableaux de vie obscure, visages falots, âmes troubles...

Après qu'il eut quitté la steppe, au fond de son âme

(1) *Khokhols*, sobriquet des paysans de l'Ukraine; *arbas*, voitures; *stanitzas*, villages.

il garda l'éternel ennui de ces choses, de ces gens ; il comprit l'empire des âmes brumeuses qui dorment, tristement, d'un sommeil mortel. Tout ce qu'il écrivit sur elles exhale un pénétrant parfum.

La littérature le prit, l'art triomphant le séduisit. Mais, discourtoise et renfrognée, Pétersbourg lui fit peu d'accueil. Son chemin fut semé d'épines. Le poète restait joyeux : son rire insouciant et clair ne se tut pas un seul instant.

Ah ! les pages étincelantes ! On y voit passer tour à tour ces visages falots et troubles qu'il avait connus dès l'enfance. Il riait ; mais toujours plus sombre se faisait la nuit d'alentour, et son rire sonnait toujours ; ce rire était désespéré.

C'était l'époque ténébreuse. La stagnation et la mort pesaient sur la grande Russie. Et lui, profondément sentait les misères de la patrie.

Soudain, son rire s'éteignit. Un brouillard de mélancolie revêtit son œuvre à jamais. Et dans cette ombre désormais des motifs douloureux pleurèrent.

Son âme sensible souffrit, souffrit sans fin du deuil des autres. Il souffrit pour l'Oncle Vania, s'apitoya sur les Trois Sœurs, luttant contre la vie amère... Et de plus en plus désolées sont les pages des derniers temps...

Tel un fantôme légendaire, reculait, toujours plus lointain, le triomphe de la lumière, et ces ténébreuses années le menèrent jusqu'au tombeau. Il a pressenti le bonheur, mais il n'aura point vu l'aurore, l'aurore de la Liberté !

WÉGA.

Le *Flambeau* me fait le grand honneur de me demander quelques pages pour la traduction de *la Cerisaie* de Tchekhov, et j'en suis tout perplexe.

Il y a quelque chose de paradoxal dans cette présentation du chef-d'œuvre d'un grand écrivain faite par un inconnu. Si je passe outre aux scrupules, j'ai deux excuses : c'est que j'aime passionnément la littérature russe, âme vibrante de mon pays ; c'est que je vois dans la traduction de nos œuvres littéraires un des meilleurs moyens de donner au public de langue française la compréhension vraie et profonde de la vie russe.

Or, s'il est impossible de comprendre la Russie sans connaître sa littérature, Tchekhov est, sans conteste, celui des écrivains russes qui devrait être présenté un des premiers à l'attention du public étranger, tant son œuvre reflète puissamment et fidèlement l'ambiance sociale de toute une époque.

Né en 1860 Tchekhov fut emporté par la phtisie en 1904 ; de la sorte son activité littéraire coïncida avec

la période la plus morne, la plus plate de la vie sociale russe. La bureaucratie stupide et la noblesse décadente, unies en une entente cordiale, prenaient alors leur revanche de l'époque libérale d'Alexandre II, étouffaient toute activité intellectuelle et sociale du pays, l'acculaient à la stagnation, au croupissement.

La seule chose qu'elles ne pouvaient mater complètement, c'était l'évolution économique de la Russie, où des phénomènes nouveaux prenaient naissance. En effet, l'abolition du servage en 1861 a bouleversé tous les rapports sociaux et l'économie nationale. Des capitaux énormes, jetés dans la circulation par le rachat des terres aux seigneurs, ont vite fait de passer des mains de la noblesse prodigue et désœuvrée aux mains de toute sorte d'accapareurs et de mercantis. D'autre part, le domestique-serf, affranchi sans terre, envahissait les villes et offrait une main-d'œuvre immense à l'exploitation facile.

Le capitalisme naît dans cette atmosphère favorable, non pas le capitalisme constructeur qui organise et développe les forces productrices du pays, mais le capitalisme profiteur, fait de rapines, de lucre, rafleur, écumeur du travail de la nation. C'était partout le règne des rapaces de toute taille ; les grands centres et les villes de province, les campagnes et les hameaux les plus reculés avaient leurs requins ou leurs sangsues.

Cependant, les intellectuels, écrasés par la défaite des libéraux et des révolutionnaires terroristes après la mort d'Alexandre II (1881), désorganisés, dispersés dans l'immensité du pays, terrorisés par la réaction, sont devenus impuissants et ils désespèrent de l'avenir meilleur, ayant perdu la foi dans les prédispositions révolutionnaires du peuple. Leurs idéals anciens, idéals généreux, démocratiques et humanitaires, subsistaient, certes, mais deve-

naient de plus en plus abstraits et nébuleux, frappés d'impuissance ; le courage diminuait chaque jour devant la pérennité inébranlable, semblait-il, du régime. La vie devenait terne et fade, remplie d'ennui sans fin, de petites compromissions, de petites chutes morales, de grisaille crépusculaire, — un marécage immense et profond où s'enlisait lentement, inéluctablement la mince couche de gens cultivés. C'était un drame obscur et sourd où se mourait, où s'asphyxiait l'héroïsme de naguère... Un drame sans protagonistes, sans action, confus, insipide et atone, mais combien poignant !

Le chantre incomparable, sensitif et subtil de ce drame, c'est Tchekhov, auteur des *Contes crépusculaires*, des *Gens moroses*, des *Trois Sœurs*, de *l'Oncle Vania*, de *la Cerisaie*. La mesquinerie écœurante des petits bourgeois, la platitude morne et grise de leur vie ; les élans impuissants, les angoisses, la torpeur et le spleen désespéré des intellectuels ; le désarroi de la noblesse débile et grotesque, désemparée par l'affranchissement des serfs, par l'invasion des parvenus triomphants, — tout cela trouve sa place dans l'œuvre de Tchekhov, tout y est dépeint avec un sourire mélancolique et apitoyé, avec une commisération ironique et profondément humaine.

L'humanité se dessine parfois au regard de Tchekhov comme une nuée de moucherons tout petits, mesquins et grotesques dans leur activité grouillante et vaine ; la vie nationale s'étend devant lui comme un désert où tout est engourdi dans un sommeil étrange, peuplé de rêves difformes, confus et lourds, où les âmes sont remplies d'ennui et de désolation, comme des temples désertés par leurs dieux...

Tchekhov débuta vers 1883 comme auteur des petits

contes humoristiques sans prétention, où son rire juvénile retentissait spontanément, provoqué par n'importe quel trait comique de la vie quotidienne ; cependant l'acuité d'observation, le sens grotesque se manifestaient déjà d'une façon remarquable dans ces essais du jeune écrivain et attirèrent sur lui l'attention de la critique. Mais bientôt des notes mélancoliques se mêlent au rire d'*Antocha Tchekhoté* (pseudonyme de Tchekhov à ses débuts) ; le rire devient un sourire que les soupirs d'angoisse, de tristesse et d'ennui entrecoupent de plus en plus souvent, tels des points d'orgue...

La collaboration aux quotidiens, ainsi que le tempérament personnel poussaient Tchekhov à écrire surtout de petits contes, sorte de pochades littéraires, adaptés pour ainsi dire aux proportions et au caractère d'un journal. Le contenu de ces miniatures est infiniment varié et kaléidoscopique : une anecdote, une scène saisie sur le vif, un épisode détaché, parfois un drame en raccourci, d'où l'on pourrait tirer la matière de tout un roman.

Ce genre d'écrits exige une facture toute spéciale, extrêmement serrée et soignée, un style bref et concis qui ne fait ressortir que le principal et permet en même temps au lecteur de deviner le reste. Tchekhov est passé maître dans ce genre qu'il a, peut-on dire, créé dans la littérature russe. Et, bien qu'il ait écrit par la suite plusieurs nouvelles d'une grande envergure, il ne nous a pas donné un seul roman.

Mais il est une partie de l'héritage littéraire de Tchekhov qui reste à part, avec une valeur intrinsèque spéciale : ce sont ses œuvres dramatiques.

Là encore Tchekhov a commencé par des saynètes humoristiques, tel *l'Ours*, *le Jubilé*, *la Demande en mariage* ; mais ce sont les drames comme *la Mouette*, *Ivanov*, *l'Oncle*

Vania, les Trois Sœurs, la Cerisaie, qui ont consacré sa gloire de dramaturge.

Le célèbre *Théâtre d'Art* de Moscou s'attacha tout spécialement à la réalisation scénique de ces drames, et ce fut là une véritable révélation d'art dramatique qui marque une époque dans l'histoire du théâtre russe.

La Cerisaie, écrite en 1903, est la dernière en date parmi les œuvres dramatiques de Tchekhov, c'est pourquoi, peut-être, cette comédie présente une sorte de synthèse de toute l'activité de son auteur, la quintessence de sa valeur sociale. Elle peut être considérée en même temps comme son chef-d'œuvre artistique.

Affranchi de toutes les traditions vieillottes, de tous les préjugés consacrés de la dramaturgie classique, Tchekhov nous donne dans *la Cerisaie* non pas un drame de mouvement, de heurts tragiques ou comiques, toujours plus ou moins artificiels, puisque voulus et arrangés à dessein, — mais une reconstitution idéale, purifiée de la vie comme elle est, vraie, sans artifice ni préméditation. L'impression n'en est que plus poignante et profonde.

D'aucuns verront une infériorité dans ce détachement des règles sacrées aux « faiseurs » de pièces de théâtre. Ceux-là ne comprendront jamais ni la beauté sublime et *neuve* des œuvres de votre grand Maeterlinck, ni la signification profonde de certaines pièces d'Ibsen. Sans être leur émule ni leur élève, Tchekhov se place à côté de ces deux sommets de l'art dramatique contemporain, tout en restant essentiellement russe par la teneur sociale et psychologique de ses drames.

Oui, elle est bien russe, cette *Cerisaie*, avec tout ce monde qui la peuple, les intérêts qui s'y heurtent, les pauvres âmes humaines qui y souffrent, pitoyables même

quand elles sont grotesques... Cette *Cerisaie* qui a vu grandir tant de générations de gentilshommes, qui a abrité tant de grandeurs et tant de décadences de la vieille vie patriarcale et qui tombe sous la hache impatiente du mercanti, serf d'hier, maître de l'heure présente, — c'est un profond symbole de la crise sociale russe, commencée avec l'abolition du servage et qui se prolonge jusque dans le « communisme » d'à présent... Tous ces personnages, — aussi bien les seigneurs décadents que les précurseurs balourds du capitalisme, que cette mère inconsciente et frivole, tenue captive par le passé, ou que les jeunes qui aspirent à une vie inconnue et nouvelle, — tous ils font partie intégrante d'un tout organique, tous sont des fruits qui ont mûri sur un même arbre ; mais la désagrégation fait son œuvre, disloque, entrechoque, disperse aux quatre vents les membres de cette unité organique qu'était la vieille Russie patriarcale...

Tchekhov ne critique pas cette vie ni ses représentants ; son drame n'est ni un acte d'accusation, ni une plaidoirie. Il constate, il fait vibrer devant nous, un instant, la vie elle-même ; mais, profondément humain, c'est avec un lyrisme soutenu, avec une sympathie apitoyée qu'il réalise son œuvre d'art.

Je me garderai bien de faire une analyse de *la Cerisaie* ; j'en laisse la primeur au lecteur compréhensif, sans la déflorer par des commentaires qui sentent toujours l'aphithéâtre d'anatomie.

Entrez avec l'auteur dans ce coin perdu de la vie russe, vous saisirez vous-même les battements du cœur — parfois si faibles — de cette pauvre vie.

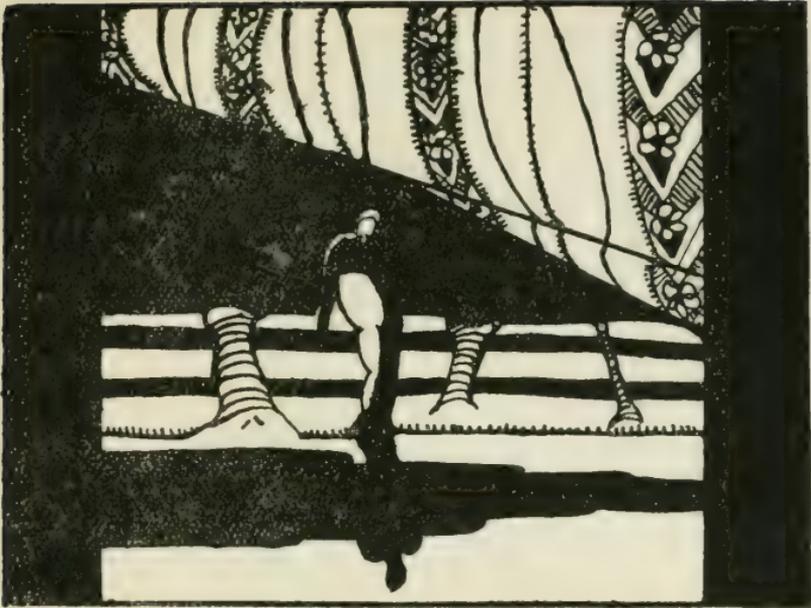
« Vous vous plaignez qu'il n'y ait pas de mouvement », écrivait Tchekhov, je ne sais trop à quel propos, à un de

ses amis : « le mouvement y est, mais, comme le mouvement de la terre autour du soleil, il n'est pas perceptible pour nous qui y participons. »

Ces paroles de l'écrivain pourraient très bien servir d'épigraphe à *la Cerisaie*.

ALEXANDRE ECK.

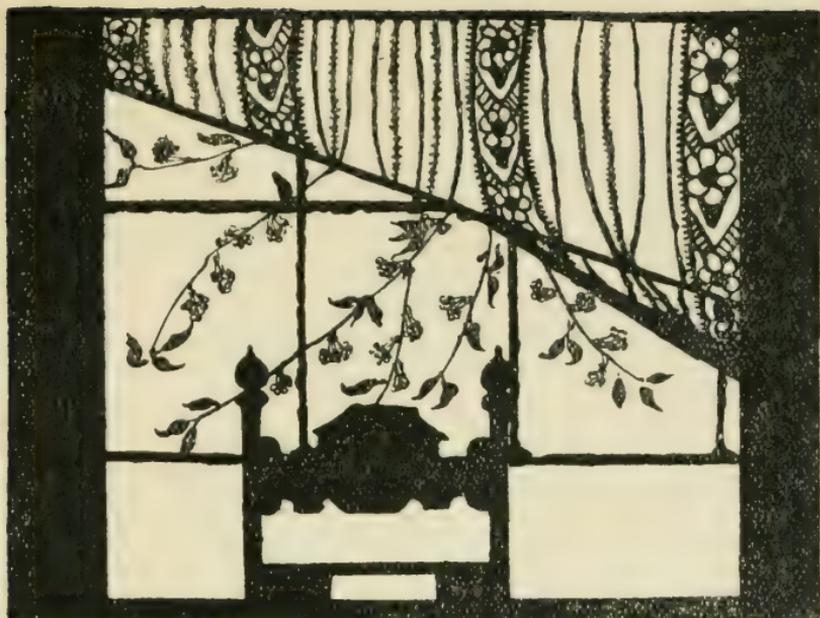
Ancien professeur de l'Université de Moscou



PERSONNAGES :

M ^{me} Ranievskaïa, Lioubov Andréevna, propriétaire rurale	M ^{me} KNIPPER-TCHEKHOV.
Ania, sa fille, 17 ans	M ^{me} LILINA.
Varia, sa fille adoptive, 24 ans	M ^{me} SAVITSKAÏA.
Gaïev, Léonide Andréévitch, frère de M ^{me} Ranievskaïa	M. STANISLASKY.
Lopakhine, Yermolaï Alexéévitch, marchand	M. LÉONIDOV.
Trofimov, Piotr Serguéévitch, étudiant.	M. KATCHALOV.
Sémionov Pichtchick, Boris Borisovitch, propriétaire foncier	M. GRIBOUNINE.
Charlotte Ivanovna, gouvernante	M ^{me} MOURATOV.
Epikhodov, Simion Pantéléévitch, employé dans la propriété	M. MOSKVINE.
Douniacha, femme de chambre	M ^{me} ADOURSKAÏA.
Phyrse, laquais, vieillard de 87 ans	M. ARTIOM.
Yacha, jeune laquais	M. ALEXANDROV.
Un chemineau	M. GROMOV.
Un chef de gare.	
Un employé des postes, invités, domestiques.	

L'action se passe dans la propriété de M^{me} Ranievskaïa.



ACTE I^{er}

Une pièce que l'on appelle toujours « La chambre d'enfants ». Une des portes mène à la chambre d'Ania. L'aube. Le soleil va bientôt se lever. On est en mai, les cerisiers sont en fleurs, mais au jardin il fait froid, il y a de la gelée blanche. Les fenêtres de la chambre sont closes.

Entrent: Douniacha, portant une bougie, et Lopakhine, un livre en main.

LOPAKHINE

Fnfin! Le train esi arrivé. Quelle heure est-il?

DOUNIACHA

Bientôt deux heures. (*Elle éteint la bougie.*) Il fait jour déjà.

LOPAKHINE

Combien de retard avait-il donc ? Au moins deux heures ? (*Il baille et s'étire.*) Eh bien, c'est du joli, ce que j'ai fait là ! Imbécile que je suis ! Venir ici pour aller les prendre à la gare et m'endormir... et sur une chaise encore ! J'enrage... Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

DOUNIACHA

Je vous croyais parti. (*Prêtant l'oreille.*) Les voilà, il me semble.

LOPAKHINE (*attentif*).

Non... Retirer les bagages, les allées et venues de l'arrivée... (*Silence*). Elle a passé cinq ans à l'étranger, Lioubov-Andréevna, et je suis vraiment curieux de voir comment elle est maintenant... Une belle âme, une nature saine, peu compliquée. Je me souviens qu'encore enfant (je devais avoir une quinzaine d'années), mon défunt père, boutiquier au village et moi, étions venus ici, je ne sais plus pourquoi. Il était un peu saoul, et comme il m'avait frappé du poing, je m'étais mis à saigner du nez. Lioubov-Andréevna, je m'en souviendrai toujours, toute jeune encore, toute maigrelette, m'amena au lavabo, ici même, dans cette chambre d'enfants. « Pleure pas », m'a-t-elle dit, « p'tit moujik, ça guérira d'ici tes noces ! » (*Silence*). P'tit moujik... Ah oui, mon père en était un, quant à moi, me voilà avec un gilet blanc, des souliers jaunes. Un parvenu, quoi ! Il n'y a pas à dire, ce n'est pas l'argent qui me manque, mais au fond, sous le vernis je ne suis qu'un moujik... (*feuilleter le livre*). Voilà. J'ai lu ce livre et n'y ai rien compris. Je me suis endormi en lisant. (*Silence*.)

DOUNIACHA

Les chiens n'ont pas dormi de la nuit, ils sentent l'approche des maîtres.

LOPAKHINE

Qu'as-tu, Douniacha?...

DOUNIACHA

Mes mains tremblent, je vais m'évanouir.

LOPAKHINE

Tu es vraiment trop douillette, ma fille. N'oublie pas qui tu es. Tu t'habilles, te coiffes comme une demoiselle. Il ne faut pas exagérer.

Epikhodov entre avec un bouquet. Il est en veston et a des bottes étincelantes, très craquantes. En entrant il laisse tomber le bouquet.

EPIKHODOV (*le ramassant*).

Voilà, le jardinier l'envoie pour la salle à manger, qu'il dit. (*Il tend le bouquet à Douniacha.*)

LOPAKHINE (*à Douniacha*).

Tu m'apporteras du cidre, hein?

DOUNIACHA

A votre service, monsieur (*elle sort*).

EPIKHODOV

Voici les frimas. Le thermomètre marque trois degrés sous zéro, mais les cerisiers sont en fleurs. Eh bien, moi,

je n'approuve pas notre climat. (*Il soupire.*) Je ne puis l'approuver. Il ne contribue pas au succès des affaires. Tenez, monsieur Lopakhine, permettez-moi de vous dire : Voilà qu'avant-hier je me suis acheté des bottes qui, si vous voulez m'en croire, craquent tellement que c'en est insupportable. Avec quoi les graisser ?

LOPAKHINE

Fiche-moi la paix ; tu m'embêtes !

EPIKHODOV

Chaque jour m'arrive un malheur ou l'autre, et moi, je ne me plains pas, je m'y suis habitué, j'en souris même.

Douniacha entre et tend le cidre à Lopakhine.

EPIKHODOV

Je m'en vais alors (*il heurte une chaise qui tombe*). Voilà... (*presque triomphant*). Vous voyez ! Excusez l'expression : le fait est là, pour ne pas dire plus... C'est tout simplement remarquable ! (*Il sort.*)

DOUNIACHA

A propos, monsieur, Epikhodov m'a demandée en mariage.

LOPAKHINE

Tiens !

DOUNIACHA

Vraiment je ne sais que faire. C'est un homme doux, mais, dès qu'il parle, rien à y comprendre. Pourtant ce qu'il dit est beau, sentimental, c'est vrai. Seulement,

voilà, c'est incompréhensible ! Toutefois, je ne puis dire qu'il me déplaise... Lui, m'aime à la folie. C'est un malchanceux, il lui arrive chaque jour autre chose ; aussi, le taquine-t-on chez nous : *Vingt-deux malheurs*, c'est son surnom.

LOPAKHINE (*attentif*).

Tiens, il me semble qu'ils arrivent...

DOUNIACHA

Ils arrivent ! Ah ! Qu'ai-je ? Je suis toute glacée !

LOPAKHINE

En effet, les voilà ! Allons à leur rencontre. Me reconnaîtra-t-elle ? Cinq ans qu'on ne s'est vu.

DOUNIACHA (*éperdue*).

Je choisis... Oh ! j'expire.

On entend l'arrivée de deux voitures. Lopakhine et Douniacha se précipitent. La scène est vide. Dans les pièces voisines un brouhaha. Phyrse, qui était allé à la rencontre de sa maîtresse, traverse rapidement la scène en s'appuyant sur une mince et courte badine. Il porte une livrée ancienne et un chapeau haut de forme. Il se parle à lui-même, mais impossible d'en rien saisir. Derrière les coulisses, le bruit va *crescendo*. Une voix : « Par ici, par ici... »

(Entrent en costume de voyage : Lioubov Andréevna, Ania et Charlotte tenant en laisse un petit chien. Varia en manteau, un fichu sur la tête. Gaïev, Sémionov Pichtch'k, Lopakhine, Douniacha portant un paquet et un parapluie. Des domestiques chargés, passent.)

ANIA

Par ici ! Maman, te rappelles-tu cette chambre ?

LIOUBOV (*épanouie, à travers les larmes*).

La chambre d'enfants !

VARIA

Qu'il fait froid ! J'ai les mains gelées (*à Lioubov*). Vos chambres, la blanche et la violette, sont restées intactes, petite mère.

LIOUBOV

Chambre d'enfant, ma gentille, ma belle chambre... J'y dormais toute petite... (*Elle pleure*). Et maintenant aussi, je me sens toute petite... (*Elle embrasse son frère, Varia, puis encore son frère*). Tenez, Varia n'a pas changé, elle a toujours son air de nonne. Et Douniacha, je l'ai reconnue aussi... (*Elle l'embrasse*).

GAÏEV

Le train avait deux heures de retard. Hein ! Qu'en dites-vous ? Quel gâchis !

CHARLOTTE (*à Pichtchik*).

Mon chien mange aussi des noix.

PICHTCHIK (*interdit*).

Pensez donc !

(Tous se retirent, sauf Ania et Douniacha.)

DOUNIACHA

Ah, comme il nous tardait de vous revoir ! (*Elle débarasse Ania de son manteau et de son chapeau*.)

ANIA

Des quatre nuits de voyage, je n'ai pu dormir... je suis transie.

DOUNIACHA

Au Carême, à votre départ, il y avait de la neige, du gel, et maintenant? Oh, ma chérie! (*Elle rit et l'embrasse.*) Comme j'étais impatiente de vous revoir, ma joie, mon soleil... Tenez, je n'y tiens plus; je vais vous le dire de suite.

ANIA (*mollement*).

Toujours des histoires...

DOUNIACHA

Après les Pâques, le commis Epikhodov m'a demandée en mariage.

ANIA

Tu ne parles que de ça... (*arrangeant ses cheveux*). J'ai perdu toutes mes épingles... (*Elle chancelle de fatigue*).

DOUNIACHA

Décidément, je ne sais que faire... il m'aime, il m'aime tant!

ANIA (*regardant la porte de sa chambre, affectueusement*).

Ma chambre, mes fenêtres. Tout comme si je ne les avais jamais quittées. Je suis chez moi! Au matin, la première chose que je vais faire, c'est de courir au

jardin... Oh ! si je pouvais dormir ! De tout le voyage, je n'ai pas fermé l'œil : j'étais trop tourmentée.

DOUNIACHA

Monsieur Trofimov est ici depuis avant-hier.

ANIA (*joyeusement*).

Petia !

DOUNIACHA

Il couche dans l'annexe, il y loge. « J'ai peur de déranger », dit-il. (*Regardant sa montre.*) Il faudrait bien aller le réveiller, mais mademoiselle Varia l'a défendu. « Surtout ne le réveille pas », m'a-t-elle dit.

(Varia entre, un trousseau de clefs à la ceinture.)

VARIA

Douniacha, vite du café, maman en désire.

DOUNIACHA

A l'instant. (*Elle sort.*)

VARIA

Enfin, Dieu merci, te voilà de retour ! (*Caressante.*)
Ma mignonne, ma belle est revenue.

ANIA

Ah, que j'ai souffert !

VARIA

Je m'en doute.

ANIA

Quand, la semaine sainte, je suis partie, qu'il faisait froid ! Et Charlotte, durant tout le voyage, bavardait, faisait des tours de prestidigitation. Pourquoi m'as-tu donc infligé cette Charlotte ?

VARIA

Voyons, chérie, tu ne pouvais pas tout de même voyager seule, à dix-sept ans.

ANIA

Nous voilà à Paris, il y avait de la neige, il y faisait froid. Moi, le français, je le parle affreusement. Maman habite au cinquième. J'entre, et j'y trouve des Français quelconques, des dames, un vieil abbé avec son bréviaire. Une pièce enfumée, peu intime. J'eus soudain une telle pitié de maman que je lui pris la tête et la serrai contre moi sans pouvoir la lâcher. Quand nous fûmes seules, maman fut si affectueuse, si caressante !... elle pleurait...

VARIA (*à travers les larmes*)

Tais-toi, tais-toi !

ANIA

Elle avait déjà vendu sa villa près de Menton. Il ne lui restait rien, mais rien ! Quant à moi, plus un sou. A peine en avions-nous eu assez pour arriver à Paris. Et maman ne comprend rien. Installée dans une gare, elle commande ce qu'il y a de plus coûteux, donne des pourboires par roubles, Charlotte de même, et jusqu'à Yacha qui se commande des plats lui aussi. C'est tout simple-

ment affreux. Car maman a son valet, Yacha. Nous l'avons ramené...

VARIA

Je l'ai vu, le coquin.

ANIA

Eh bien, quoi de neuf ? les intérêts sont-ils payés ?

VARIA

Loin de là.

ANIA

Mon Dieu, mon Dieu...

VARIA

En août, la propriété sera mise en vente.

ANIA

Mon Dieu...

LOPAKHINE (*regardant par la porte, bêlant*).
Mé-éé... (*il s'esquive*).

VARIA (*les larmes aux yeux*).

Ah, mes poings me démangent. (*Elle le menace.*)

ANIA (*embrassant Varia, à mi-voix*).

Dis, t'a-t-il fait sa demande ? (*Varia secoue négativement la tête*). Mais il t'aime... Qu'attendez-vous ? Pourquoi ne pas s'expliquer ?

VARIA

Ma foi, je ne crois pas que nous y arrivions. Il est trop affairé. Il a autre chose en tête. Il ne fait même

pas attention à moi... Qu'on en finisse ! Je ne peux plus le voir... Tout le monde parle de notre mariage, on nous en félicite et, en réalité, il n'y a rien ; tout comme un rêve. (*Changeant de ton.*) On dirait une abeille, ta broche.

ANIA (*tristement*).

C'est maman qui l'a achetée. (*Elle entre dans sa chambre et joyeusement, comme une enfant.*) Tu sais, à Paris, j'ai monté en ballon !

VARIA

Ma mignonne, ma belle est arrivée !

(Douniacha rentre avec le service et prépare le café.)

VARIA (*debout près de la porte de la chambre d'Ania*).

Toute la journée, dans le va-et-vient du ménage je songe : quel bonheur c'eût été de t'unir à un homme fortuné, ma chérie ! J'eusse alors été plus tranquille. Je m'en serais allée dans un ermitage, puis au monastère de Kiev... de Moscou et ainsi par les lieux saints... toujours marchant, marchant sans cesse. Ah ! quelle magnificence !

ANIA

Au jardin, les oiseaux chantent. Quelle heure est-il ?

VARIA

Il doit être deux heures passées, il est temps de te coucher, mignonne. (*Entrant dans la chambre d'Ania.*) Magnificence !

(Yacha entre, portant un plaid et une sacoche de voyage.)

YACHA (*traversant la scène, poliment*).
Peut-on passer ?

DOUNIACHA

On ne vous reconnaît plus, Yacha. Comme vous avez changé à l'étranger !

YACHA

Tiens... qui êtes-vous ?

DOUNIACHA

A votre départ, j'étais haute comme ça. (*Elle indique la taille.*) Je suis Douniacha, fille de Théodore Kozoiédov. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

YACHA

Oh... petite caille !

(Il jette autour de lui un regard furtif et l'embrasse. Douniacha pousse un cri et laisse tomber une soucoupe. Yacha sort précipitamment.)

VARIA (*dans la porte, avec humeur*).
Qu'y a-t-il encore ?

DOUNIACHA (*en larmes*).

J'ai cassé une soucoupe...

VARIA

Signe de bonheur !

ANIA (*sortant de sa chambre*).
Il faudrait prévenir maman que Pétia est ici.

VARIA

J'ai défendu de le réveiller.

ANIA (*pensive*).

Voilà six ans que père est mort; un mois après mon frère Gricha, un joli gamin de sept ans, se noyait dans la rivière. Maman, n'ayant pu supporter le coup, s'en alla, s'en alla comme pourchassée. (*Elle frissonne.*) Si elle savait combien je la comprends. (*Silence.*) Et voilà que Pétia Trofimov, précepteur de Gricha, va le lui rappeler...

(Phyrse entre, en veston et gilet blanc.)

PHYRSE (*s'approchant de la table, soucieux*).

Madame prendra le café ici... (*Mettant des gants blancs*). Est-il prêt? (*Sévèrement à Douniacha.*) Toi! Et la crème!

DOUNIACHA

Ah! mon Dieu! (*Elle sort précipitamment.*)

PHYRSE (*s'occupant du café*).

Ah! là, là, espèce de propre à rien! (*Il marmotte*). Elle arrive de Paris... Le maître, lui aussi, y allait autrefois... en voiture. (*Il rit*).

VARIA

Qu'y a-t-il donc, Phyrse?

PHYRSE

Plâit-il? (*joyeux*) Ma maîtresse est arrivée! Enfin! Je ne crains plus la mort maintenant. (*Il pleure de joie.*)

(Entrent: Lioubov, Gaïev, Lopakhine, Sémiouov Pichtchik. Ce dernier porte une espèce de caftan court, de drap fin et un pantalon bouffant. Gaïev, en entrant, fait des mains et du corps des mouvements comme s'il jouait au billard.)

LIOUBOV

Dis-moi un peu, comment est-ce encore? Attends, que je me rappelle. Ah, j'y suis! La rouge dans le coin! Doubles bandes!

GAÏEV

La rouge dans le coin! Autrefois, ma sœur, nous dormions dans cette chambre même, et voilà, j'ai déjà cinquante et un an. Cela paraît drôle, hein !

LOPAKHINE

Oui, le temps passe.

GAÏEV

Hein, que dit-il?

LOPAKHINE

J'ai dit, le temps passe.

GAÏEV

Ça sent le patchouli ici.

ANIA

Je vais dormir; la bonne nuit, maman. (*Elle embrasse sa mère.*)

LIOUBOV

Mon adorable mignonne! (*Elle lui embrasse les mains.*) Es-tu contente d'être rentrée? Moi, je n'en reviens pas.

ANIA

Bonsoir, mon oncle.

GAÏEV (*lui baisant la figure et les mains*).

Que Dieu te garde ! Comme tu ressembles à ta mère !
(*à sa sœur.*) A son âge, Liouba, tu étais tout à fait comme elle.

(Ania tend la main à Lopakhine et Pichtchik, entre dans sa chambre et ferme la porte.)

LIOUBOV

Elle s'est trop fatiguée, la mignonne.

PICHTCHIK

Il était long, le voyage, hein ?

VARIA (*à Lopakhine et Pichtchik*).

Eh bien, Messieurs, il est deux heures passées ; il ne faut abuser de rien.

LIOUBOV (*riant*).

Toujours la même, cette Varia. (*Elle l'attire vers elle et l'embrasse.*) Voilà, je vais finir mon café, puis nous nous en allons tous. (*Phyrse lui glisse un coussin sous les pieds.*) Merci, mon cher. Je me suis habituée au café. J'en prends n'importe quand, le jour comme la nuit. Merci, mon vieux. (*Elle embrasse Phyrse.*)

VARIA

Je vais voir si l'on a apporté les bagages... (*Elle sort.*)

LIUBOV

Est-ce bien moi, assise ici? (*Elle rit.*) J'ai envie de gambader, de gesticuler (*se couvrant des mains la figure*). N'est-ce point un rêve? Dieu le sait, j'aime mon pays, je l'aime passionnément. Je ne pouvais regarder du wagon, tant je pleurais. (*A travers les larmes.*) Mais il faut tout de même boire le café. Je te remercie, Phyrse, merci, mon cher vieux. Je suis si heureuse de te trouver encore en vie!

PHYRSE

Avant-hier...

GAIEV

Il a l'oreille un peu dure.

LOPAKHINE

Tantôt, vers cinq heures, je dois aller à Kharkov. J'en suis vraiment dépité ! Je voudrais tant vous regarder encore, vous parler... Vous êtes ravissante, comme toujours.

PICHTCHIK (*respirant avec peine*).

Plus en beauté que jamais... en Parisienne... Ah! là! là! je suis flambé!

LOPAKHINE

Tenez, votre frère dit que je suis une espèce de laquais, un exploiteur, quoi. Qu'il le dise, cela m'est tout à fait indifférent, mais je voudrais seulement que vous, vous croyiez en moi comme par le passé, que vos yeux émouvants et merveilleux me regardent ainsi qu'autrefois. Mon Dieu, quoique mon père fût serf chez vos

parents et grands-parents, vous, personnellement, vous, avez jadis tant fait pour moi que j'ai tout oublié et vous aime comme une proche... plus qu'une proche.

LIOUBOV

Je ne puis rester en place, c'est trop de joie pour moi. (*Elle se lève brusquement et très émue, se met à marcher.*) Eh bien, riez, je suis une sotte... Ma petite bibliothèque chérie! (*Elle embrasse le meuble*). Ma petite table!...

GAÏEV

Sais-tu que nounou est morte pendant ton absence?

LIOUBOV (*s'assied et boit*).

Paix à son âme; on me l'avait écrit.

GAÏEV

Anastase aussi. Pierre le bigle m'a quitté; il est à présent chez le commissaire de police. (*Il sort une petite bonbonnière de sa poche et se met à croquer des bonbons.*)

PICHTCHIK

Ma fille Dachenka... vous envoie ses compliments...

LOPAKHINE

J'ai à vous dire une chose très agréable, très rassurante. (*Regardant sa montre.*) Je n'ai plus guère de temps, je dois partir... Mais je serai bref. Enfin, voici. Comme vous le savez, votre jardin des cerisiers, grevé d'hypothèques, doit être mis en vente le 22 août... Mais ne vous frappez pas, dormez tranquille, ma très chère, il

y a une issue... Voici mon projet. Ecoutez bien. Votre propriété n'est qu'à vingt kilomètres de la ville, et tout près passe un chemin de fer. En morcelant le jardin des cerisiers et les terres qu'arrose la rivière, en affermant ensuite le tout pour y bâtir des villas, vous obtiendriez au moins 25,000 roubles de revenu.

GAÏEV

Quelle absurdité!

LIUBOV

Je ne saisis pas bien, cher ami.

LOPAKHINE

Vous toucheriez au moins de chaque villégiateur, vingt-cinq roubles à l'arpent par année. Et si vous annoncez cela sans tarder, je vous garantis que pour l'automne, il ne vous restera plus un bout de terrain libre; on se le sera disputé. Bref, vous êtes sauvée; mes félicitations. Le site est merveilleux, la rivière profonde. Il faudra évidemment tout nettoyer, débarrasser... par exemple, condamner toute la vieille bâtisse, cette maison qui ne tient plus debout, raser la vieille cerisaie...

LIUBOV

La raser ? Mon cher, excusez-moi, vous n'v comprenez rien. S'il y a une curiosité dans notre département, une vraie merveille, c'est bien notre cerisaie.

LOPAKHINE

Elle n'est remarquable que par son immensité. La cerise ne donne que tous les deux ans; et encore, se perd-elle faute d'acheteurs.

GAÏEV

Mais voyons, de ce jardin parle même l'*Encyclopédie russe* !

LOPAKHINE (*regardant sa montre*).

Si nous ne trouvons rien, si nous n'arrivons pas à une décision, le 22 août, le jardin des cerisiers, ainsi que la propriété entière seront mis à l'encan. Donc, décidez-vous. Il n'y a pas d'autre issue, je vous jure : non, non et non.

PHYRSE

Autrefois, il y a quarante, cinquante ans de cela, on séchait la cerise, on la conservait dans le vinaigre, on en faisait des confitures, et aussi parfois...

GAÏEV

Tais-toi, Phyrse.

PHYRSE

Et parfois on envoyait la cerise sèche par pleines charretées à Moscou et à Kharkov. Et ce que cela rapportait ! La cerise d'alors était tendre, juteuse, douce, odorante... C'est qu'on en connaissait la préparation...

LIUBOV

Et cette recette, on ne la connaît plus ?

PHYRSE

On l'a oubliée ; personne ne s'en souvient.

PICHTCHIK (*à Lioubov*).

Eh bien, et Paris ? Comment l'avez-vous trouvé ? Y avez-vous mangé des grenouilles ?

LIUBOV

Du crocodile!

PICHTCHIK

Pensez donc!..

LOPAKHINE

Jusqu'ici, il n'y avait au village que des maîtres et des moujiks; et voilà qu'on commence à y voir des gens désireux d'y passer les vacances. La moindre ville s'entoure déjà de chalets et l'on peut prédire que, d'ici vingt ans, ce genre de villégiateurs sera très répandu. Pour le moment, ces gens ne viennent que se reposer, prendre le thé à la terrasse. Mais il se peut qu'un jour, ils labourent leur lot, et que votre jardin des cerisiers devienne une terre heureuse, riche, opulente.

GAÏEV (*révolté*)

Quelle absurdité!

(Varia et Yacha entrent.)

VARIA

Il y a deux télégrammes qui vous attendent, maman. (*Elle choisit une clef et ouvre une bibliothèque ancienne dont la serrure résonne.*) Les voici.

LIUBOV

C'est de Paris. (*Elle les déchire sans lire.*) Paris, c'est fini!

GAÏEV

Sais-tu l'âge de ce meuble, Liouba? Il y a huit jours, en ouvrant le tiroir du bas, sais-tu ce que j'y ai vu?...

Des chiffres marqués au fer. Eh bien, cette bibliothèque est centenaire. Eh! qu'en penses-tu? On pourrait fêter son jubilé. Un objet inanimé! Tout de même, quoi!... une simple bibliothèque !

PICHTCHIK (*ébahi*)

Centenaire... Pensez donc!

GAÏEV

Oui... C'est un meuble... (*Il tâte la bibliothèque.*) Ma chère, ma très vénérable bibliothèque! Je salue ton existence qui, depuis plus de cent ans déjà, fut orientée vers l'idéal serein du bien et de l'équité. Ton appel silencieux au travail fécond ne s'est point affaibli durant un siècle, soutenant (*il larmoie*) à travers toutes les générations de notre lignée la vaillance, la foi en l'avenir meilleur; nous enseignant l'idée du bien, de nos devoirs sociaux. (*Silence.*)

LOPAKHINE

Ou...u...i.

LIOUBOV

Tu n'es pas changé, Léonide.

GAÏEV (*un peu embarrassé*)

Effet à droite... par le coin... à la bande!

LOPAKHINE (*regardant sa montre*).

Et bien, je dois partir.

YACHA (*tendant une boîte de médicaments à Lioubov*).

Madame désirerait-elle prendre les pilules tout de suite?...

PICHTCHIK

Voyons, il ne faut pas prendre de médicaments, ma bonne... cela ne fait ni chaud, ni froid. Donnez-les moi plutôt, ma chère! (*Il prend la boîte, la vide dans le creux de la main, souffle dessus, met les pilules dans sa bouche et les avale en buvant une gorgée de cidre.*) Voilà!

LIUBOV (*effrayée*).

Mais vous êtes fou!

PICHTCHIK

Je les ai avalées toutes.

LOPAKHINE

En voilà un glouton!

(Rire général.)

PHYRSE

A Pâques, quand Monsieur est venu, il a consommé à lui seul un demi-seau de concombres salés. (*Il marmotte.*)

LIUBOV

Que marmotte-t-il?

VARIA

Voilà déjà trois ans qu'il est ainsi, nous y sommes habitués.

YACHA

C'est le grand âge.

(Charlotte, en robe blanche, très mince, très corsetée, une face-à-main à la ceinture, traverse la scène.)

LOPAKHINE

Excusez-moi, Mademoiselle Charlotte, je n'ai pas encore eu le plaisir de vous saluer. (*Il veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE (*la retirant*)

Si l'on vous laissait faire, vous désireriez baiser le coude, puis l'épaule...

LOPAKHINE

Décidément, je n'ai pas de veine aujourd'hui. (*Rire général.*) Mademoiselle Charlotte, montrez-nous donc un tour de passe-passe.

LIUBOV

Montrez donc, Charlotte.

CHARLOTTE

Non, j'ai sommeil. (*Elle sort.*)

LOPAKHINE

Nous nous reverrons donc dans trois semaines. (*Il baise la main à Lioubov.*) Au revoir alors, il est temps. (*A Gaïev.*) Salut, hein! (*Donnant l'accolade à Pichtchik.*) A toi de même... (*Il tend la main à Varia, puis à Phyrse et Yacha.*) Décidément, je n'ai pas envie de partir. (*A Lioubov.*) Si vous vous décidez à propos des villas, faites-moi signe; je trouverai alors le moyen de vous procurer une cinquantaine de mille roubles. Songez-y sérieusement.

VARIA (*colère*)

Mais allez vous-en, enfin!

LOPAKHINE

Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

GAÏEV

Espèce de valet! D'ailleurs... pardon... Varia va l'épouser, c'est son futur.

VARIA

Je vous en prie, mon oncle.

LIUBOV

Eh quoi, Varia, j'en serais très heureuse, c'est un brave homme.

PICHTCHIK

Ça, il faut le reconnaître, l'homme est d'un grand mérite... Et ma Dachenka... elle aussi, dit que... Elle dit des tas de choses... (*Il ronfle, mais se réveille aussitôt.*) Toujours est-il, ma chère, que vous allez me prêter... 240 roubles... Demain, j'ai à payer des intérêts d'hypothèques.

VARIA (*effarée*)

Il n'y a pas d'argent! Il n'y en a pas!

LIUBOV

C'est bien vrai, je n'ai rien.

PICHTCHIK

Vous en trouverez. (*Il rit.*) Moi, je ne désespère jamais. Voilà, me dis-je, tout est perdu, te voilà fichu... et tenez : un chemin de fer passe sur mes terres et... l'on me paie... Bah! un de ces jours peut encore arriver autre chose... qu'en sait-on! Dachenka peut gagner 200,000 roubles... elle a un billet de loterie,

LIUBOV

Eh bien, j'ai fini mon café, l'on peut aller se reposer.

PHYRSE (*donnant un coup de brosse à Gaïev;
d'un ton de réprimande*).

Vous vous êtes encore trompé de pantalon! Ah! vous donnez du mal aux gens, vous!

VARIA (*à mi-voix*)

Ania dort. (*Ouvrant avec précaution la fenêtre.*) Le soleil se lève déjà. Il fait moins froid. Regardez, maman, quels arbres magnifiques! Et l'air, mon Dieu! Les san-sonnets chantent!

GAÏEV (*ouvrant l'autre fenêtre*)

Le jardin est tout blanc. Cette longue allée, ne l'as-tu pas oubliée, Liouba? Elle s'en va droite, toute droite, telle une lanière tendue, et au clair de lune elle est toute brillante. T'en souviens-tu? Ne l'as-tu pas oubliée?

LIUBOV (*regardant par la fenêtre*).

Oh, mon enfance, mon enfance, ma pureté! C'est dans cette chambre que je dormais. D'ici, je contemplais le jardin où, chaque matin avec moi, se réveillait mon

bonheur. Et le jardin était alors le même, rien n'y est changé. (*Elle rit de joie.*) Oh, mon jardin! Il est toute blancheur. Après l'automne morose, lugubre, l'hiver glacé, te voilà à nouveau rajeuni, plein de béatitude. Les anges célestes ne t'ont donc point abandonné... Ah! si l'on pouvait arracher de mon âme, de mes épaules, ce lourd fardeau; si je pouvais oublier le passé!

GAÏEV

Oui, et quoique cela puisse sembler drôle, ce jardin sera vendu pour dettes...

LIUBOV

Regardez, notre défunte mère s'en va par le jardin... en robe blanche (*riant de bonheur*) : c'est elle!

GAÏEV

Où? où cela?

VARIA

De grâce, petite maman !

LIUBOV

Il n'y a rien; c'était un mirage. A droite, au tournant, vers la gloriette, un petit arbre blanc, penché, ressemble à une femme...

(Trofimov entre en uniforme râpé d'étudiant.
Il porte des lunettes.)

LIUBOV

Quel jardin merveilleux! Toutes ces cascades de fleurs blanches, ce ciel bleu....

TROFIMOV

Lioubov-Andréevna (*Lioubov se retourne et le regarde.*) Je ne suis venu que pour vous saluer, puis je me retire. (*Il lui baise la main avec ferveur.*) On m'avait dit d'attendre jusqu'au matin, mais je n'y tenais plus...

(*Lioubov le regarde, perplexe.*)

VARIA (*pleurant*).

C'est Pierre Trofimov...

TROFIMOV

Oui, Trofimov, l'ancien précepteur de votre Gricha... Suis-je donc tant changé?

(*Lioubov l'embrasse et pleure doucement.*)

GAÏEV (*embarrassé*)

Allons, allons, Liouba.

VARIA (*pleurant*)

Ne vous avais-je point demandé, Pétia, d'attendre jusqu'à demain?

LIUBOV

Mon Gricha... mon enfant... mon fils!

VARIA

A quoi bon pleurer, petite mère, c'est la volonté de Dieu.

TROFIMOV (*doucement, à travers ses larmes*)

Voyons, voyons...

LIUBOV (*pleurant doucement*)

L'enfant s'est noyé, pourquoi, mon ami, pourquoi? (*à mi-voix.*) Ania dort, et moi je fais du bruit, je cause à haute voix. Et alors, racontez; comment allez-vous, Pétia? Pourquoi avez-vous tant vieilli, enlaidi?

TROFIMOV

En chemin de fer, une brave femme m'a surnommé: le Monsieur décati.

LIUBOV

Vous étiez tout jeune, alors, un gentil petit étudiant. Et maintenant, vos cheveux s'éclaircissent, vous portez des lunettes. Est-il possible que vous soyez encore étudiant? (*Elle se dirige vers la porte.*)

TROFIMOV

Il est probable que je le resterai toujours.

LIUBOV (*embrassant son frère, puis Varia*).

Allons, il est temps de se reposer... Toi aussi, Léonide, tu as vieilli.

PICHTCHIK (*la suivant*).

Alors, tout le monde se retire... Oh, là, là! ma goutte! Moi, je reste chez vous... Il me faudra, ma bien chère, demain, à la première heure, 240 roubles.

GAÏEV

Celui-là ne connaît qu'une chose.

PICHTCHIK

240 roubles... pour payer les intérêts de l'hypothèque.

LIOUBOV

Voyons, mon ami, mais je n'ai pas d'argent.

PICHTCHIK

Je vous rembourserai, ma chère, c'est une somme insignifiante...

LIOUBOV

Eh bien, Léonide vous la donnera... (à Gaïev.) Tu la lui donneras, Léonide.

GAÏEV

Des deux mains, qu'il prépare ses poches!

LIOUBOV

Que veux-tu, donne-lui tout de même... Il en a besoin... il remboursera.

(Lioubov, Trofimov, Pichtchik et Phyrse sortent. Restent: Gaïev, Varia et Yacha.)

GAÏEV

Ma sœur n'a pas encore perdu l'habitude de gaspiller. (S'adressant à Yacha.) Eloigne-toi, mon vieux, tu sens le poulailler.

YACHA (avec un sourire ironique)

Vous n'avez pas changé, monsieur.

GAÏEV

Hein! (*à Varia.*) Que dit-il?

VARIA (*à Yacha*)

Ta mère est arrivée du village, elle t'attend depuis hier à l'office.

YACHA

Qu'elle aille se promener!

VARIA

Oh, l'insolent!

YACHA

Mais elle aurait pu tout aussi bien venir demain. (*Il sort.*)

VARIA

Maman n'a pas changé. Si on la laissait faire, elle dissiperait tout.

GAÏEV

Oui... (*Silence.*) Si, dans une maladie on donne trop de remèdes, cela prouve simplement qu'elle est incurable. Je réfléchis, je me torture le cerveau. J'ai de nombreux remèdes, même trop. Par conséquent, je n'en ai pas un seul. Il n'eût pas été mauvais, par exemple, de faire un héritage, ou de marier notre Ania à un homme très riche, ou encore, d'aller tenter la chance à Yaroslav, chez notre tante, la comtesse. C'est qu'elle est excessivement riche !

VARIA (*pleurant*)

Si Dieu pouvait nous venir en aide.

GAÏEV

Va, ne geins pas. La tante est riche, c'est vrai, mais elle ne nous aime pas trop. Tout d'abord, ma sœur a épousé un avocat et non un gentilhomme...

(Ania apparaît à la porte de sa chambre.)

Oui, non un gentilhomme ! De plus, l'on ne peut dire de sa conduite qu'elle ait été exemplaire. C'est une femme excellente, bonne, aimable, je l'aime beaucoup, mais, même en admettant toutes les circonstances atténuantes, il faut avouer qu'elle est vicieuse. Cela, on le sent dans ses moindres mouvements.

VARIA (à mi-voix)

Ania est là.

GAÏEV

Hein? tu dis? (*Silence.*) C'est drôle, quelque chose m'est tombé dans l'œil, je n'y vois plus... Et jeudi, lorsque j'étais au Palais de justice...

(Ania entre.)

VARIA

Tu ne dors pas, Ania? Pourquoi?

ANIA

Je n'y parviens pas.

GAÏEV

Ma mignonne! (*lui embrassant la figure et les mains*) mon enfant... (*très ému.*) Tu es non seulement ma nièce, mais mon ange; tu es tout pour moi. Crois-le.

ANIA

Mais oui, mon oncle. Tout le monde t'aime, t'estime...

mais, mon cher oncle, tu devrais te taire, rien que te taire. Qu'as-tu dit tout à l'heure de ma mère, de ta sœur? Pourquoi as-tu dit cela?...

GAÏEV

Oui, c'est vrai... (*se couvrant la figure de la main d'Ania.*) En effet, c'est horrible, mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi! Tantôt encore, j'ai tenu tout un discours devant la bibliothèque; c'était stupide, je l'ai compris seulement après.

VARIA

C'est vrai, mon petit oncle, vous feriez mieux de vous taire. Taisez-vous, cela vaudra mieux.

ANIA

Et tu serais le premier à t'en féliciter!

GAÏEV

Je me tais. (*Il embrasse les mains d'Ania et de Varia.*) Je ne parlerai plus... sauf des affaires. A ce propos, jeudi, au Palais de justice, j'ai rencontré du monde. On a causé de choses et d'autres, et il se pourrait bien que l'on me prête sur lettre de change, afin de pouvoir payer les intérêts à la banque.

VARIA

Si Dieu nous venait en aide!

GAÏEV

J'y retournerai mardi et j'en parlerai encore. (*A Varia.*) Ne geins pas, je t'en prie! (*A Ania.*) Ta maman en

parlera à Lopakhine. Il ne lui refusera certainement pas... Et toi, dès que tu te seras reposée, tu iras à Yaroslav, chez la comtesse, ta grand'mère. Ainsi, en agissant de trois côtés, notre affaire sera dans le sac ; nous payerons les intérêts, j'en suis convaincu. (*S'envoyant un bonbon dans la bouche.*) Je te le jure sur mon honneur, sur tout ce que tu veux. La propriété ne sera pas vendue. (*Très animé.*) Sur mon bonheur, je te le jure. Voilà ma main ; si je laisse mettre en vente, tu pourras me traiter de vaurien, d'homme infâme. Je te le jure de tout mon être.

ANIA (*enfin calmée*).

Que tu es bon, mon oncle ! (*l'embrassant.*) Maintenant, je suis tranquille, je suis tranquille, je suis heureuse.

PHYRSE (*entrant, sur un ton de reproche*).

Voyons, monsieur, décidément, vous n'avez pas honte. A quand donc dormir ?

GAÏEV

J'y vais, j'y vais. Tu peux t'en aller, Phyrse. Pour cette fois je me débrouillerai seul. Eh bien, les enfants ! Il faut aller faire dodo... Laissons les détails pour demain, et maintenant, au lit. (*Il embrasse Ania et Varia.*) Je suis l'homme des années 80... On ne vante pas cette décade, mais néanmoins, je puis dire que j'ai eu beaucoup d'ennuis pour mes idées. Le moujik m'aime, lui, et pour cause ! Il faut le connaître, le moujik. Il faut savoir de quel côté...

ANIA

Tu recommences, mon oncle !

VARIA

Taisez-vous, petit oncle !

PHYRSE (*avec humeur*)

Mais voyons, monsieur...

GAÏEV

J'y vais, j'y vais... Allez dormir...

Double bande au milieu ! Je marque un point ! (*Il sort.*)

(Derrière lui trotte Phyrse.)

ANIA

Me voilà tranquille. Je n'ai pourtant guère envie d'aller à Yaroslav. Je n'aime pas la grand'mère, mais suis tout de même rassurée. Merci à l'oncle. (*Elle s'assied.*)

VARIA

Il faudrait aller nous coucher, allons... Tiens, j'ai oublié de te raconter. En ton absence, il y a eu ici du mécontentement. Comme tu le sais, dans l'ancien office, n'habitent que les vieux serviteurs : Ephimie, Pauline, Eustache ainsi que Carpe. Et ne voilà-t-il pas qu'ils donnent asile aux chemineaux ! Moi, naturellement, j'ai laissé faire. Mais n'a-t-on pas fait courir le bruit que j'avais ordonné qu'on ne les nourrisse que de haricots, par avarice, vois-tu... Et c'est toujours cet Eustache... C'est bien, me dis-je, très bien. Si c'est ainsi, attends ! Je le fais appeler... (*Elle bâille.*) Le voilà... Comment, lui dis-je, espèce... espèce d'imbécile... (*regardant Ania.*) Ma petite ! (*Silence.*) Elle s'est endormie... (*La prenant sous le bras.*) Allons faire dodo... au lit... allons...

(Elles se mettent à marcher.) Elle s'est endormie, la mignonne. Allons...

(Quelque part, au loin, un berger joue du chaluméau. Trofimov traverse la scène. En apercevant Varia et Ania il s'arrête.)

VARIA

Chut... elle dort... elle dort... Allons, chérie.

ANIA (*doucement, comme en rêve*)

Je suis si lasse... toutes ces clochettes... Oncle est gentil et maman aussi...

VARIA

Allons, cher cœur, allons...

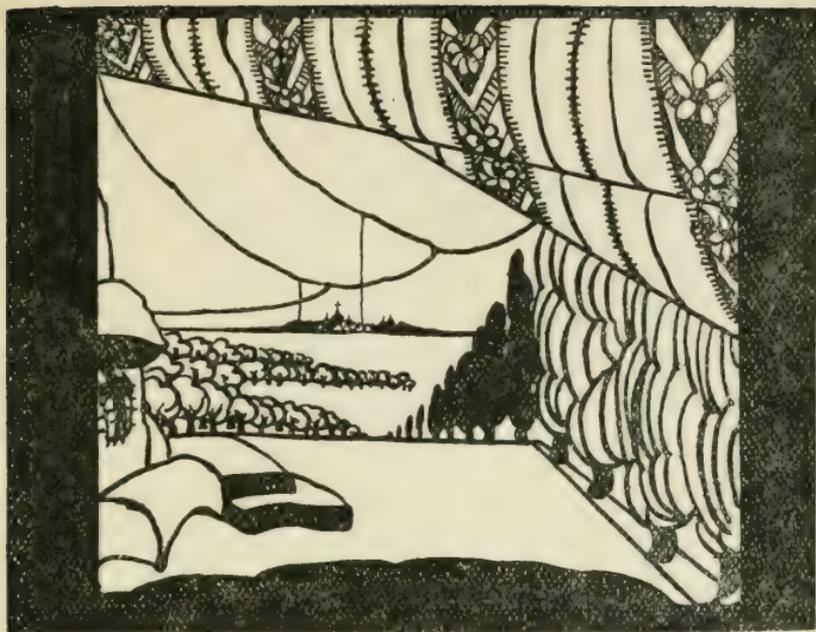
(Elles entrent dans la chambre d'Ania.)

TROFIMOV (*attendri*)

Mon soleil! mon printemps!

Rideau.





ACTE II

Un champ. Une vieille chapelle affaissée, abandonnée depuis longtemps. A côté un puits, de grandes dalles, qui furent autrefois des pierres tombales. Un vieux banc. On aperçoit la route qui mène à la propriété de Gaïev. En retrait s'élanche une ligne assombrie de peupliers. C'est là que commence le jardin des cerisiers. Au loin, une rangée de poteaux télégraphiques. A l'horizon se silhouette une grande ville qu'on ne voit que par temps clair. Le soleil va bientôt se coucher.

(Charlotte, Yacha et Douniacha sont assis sur le banc. Debout, Epikhodov joue de la guitare. Tous sont pensifs. Charlotte, coiffée d'une casquette défraîchie, a enlevé le fusil de son épaule et en arrange la courroie.)

CHARLOTTE (*pensive*)

Mes pièces d'état-civil n'étant pas en règle, j'ignore

mon âge, et je crois toujours être très jeune. De mon enfance, je me rappelle mes parents allant par les foires, donnant des représentations, et ma foi, de très bonnes, et moi, faisant des sauts périlleux et toutes sortes de tours. Père et mère morts, une dame allemande m'adopta et me fit faire des études. Voilà. Ensuite je devins gouvernante. Mais d'où suis-je, qui suis-je? Je l'ignore... Quels étaient mes parents? Il se peut qu'ils n'aient jamais été mariés... qu'en sais-je? (*Elle tire une pomme de sa poche et se met à la grignoter*). Je n'en sais rien. (*Silence.*) Et je voudrais tant causer à cœur ouvert, mais avec qui?... Je n'ai personne, moi.

EPIKHODOV (*joue de la guitare et chante*).

« Que m'importe le monde,
« Amis, ennemis... »

Que c'est agréable de jouer de la mandoline!

DOUNIACHA

C'est une guitare, et non pas une mandoline. (*Elle se regarde dans une petite glace et se met de la poudre.*)

EPIKHODOV

Pour un insensé amoureux, c'est une mandoline. (*Il chante.*)

« Pourvu que le cœur se réchauffe
« D'un grand amour partagé. »

(*Yacha chante avec lui.*)

CHARLOTTE

Ce qu'ils chantent effroyablement, ces gens-là! Fi! on dirait des chacals.

DOUNIACHA (à Yacha)

Quel bonheur tout de même d'avoir été à l'étranger !

YACHA

Oui, évidemment. Je ne puis pas ne pas partager votre avis. (*Il bâille, puis allume un cigare.*)

EPIKHODOV

Evidemment, bien sûr ! A l'étranger, tout est depuis longtemps déjà « organisé »...

YACHA

Cela se conçoit.

EPIKHODOV

Etant un homme éclairé, je lis des livres remarquables. Et malgré cela, je ne parviens pas à comprendre ce que réellement je désire. Dois-je vivre ou tout simplement me brûler la cervelle ? Néanmoins, j'ai toujours un revolver sur moi ; le voici. (*Il le montre.*)

CHARLOTTE

Eh bien, j'ai fini ; je m'en vais. (*Remettant son fusil.*) Toi, Epikhodov, tu es un homme fort sensé et très redoutable ; les femmes doivent être folles de toi, Brrr ! (*Marchant.*) Tous ces gens sensés sont si stupides, et je n'ai personne à qui me confier... Seule, toujours seule. Et... et qui suis-je ? Pourquoi suis-je ? Je l'ignore. (*Elle s'éloigne à pas lents.*)

EPIKHODOV

A vrai dire, sans aborder d'autres sujets, je dois recon-

naître que la destinée se comporte envers moi sans pitié aucune, telle la tempête envers un frêle esquif. Si même je me trompe, admettons-le. Eh bien, alors, pourquoi ce nouvel exemple, ce matin même. A mon réveil, que vois-je ! Sur ma poitrine, une araignée effrayante... comme ceci (*Il fait un geste des deux mains.*) De même pour le cidre. J'en prends pour me désaltérer et n'y vois-je point quelque chose d'ignoble, mais d'ignoble au plus haut degré ! Une espèce de cafard, quoi ! (*Silence.*) Avez-vous lu Bokle ? (*Silence.*) Je vais vous importuner, Mademoiselle, mais j'ai quelques mots à vous dire

DOUNIACHA

Parlez.

EPIKHODOV

Je voudrais bien en tête à tête... (*Il soupire.*)

DOUNIACHA (*gênée*)

Si vous voulez... Mais apportez-moi d'abord ma pèlerine. Elle est à côté de l'armoire. Il fait un peu humide, ici.

EPIKHODOV

C'est cela... J'y vais... Je sais, à présent, ce que je ferai de mon pistolet... (*Il prend la guitare et s'éloigne en jouant.*)

YACHA

Vingt-deux malheurs, va ! Entre nous soit dit, c'est un homme stupide. (*Il bâille.*)

DOUNIACHA

Je crains qu'il ne se brûle la cervelle. (*Silence.*) Je

suis toujours inquiète, tourmentée. Quand les maîtres m'ont prise chez eux, j'étais encore petite, et voilà que je me suis déshabituée de la vie des paysans. Tenez, j'ai les mains blanches, blanches comme celles d'une demoiselle. Je suis devenue si délicate, sensible, raffinée. Je crains tout, tout m'effraie. Et si vous, Yacha, vous jouiez de moi, eh bien, je ne sais ce qu'il adviendrait de mes nerfs.

YACHA (*l'embrassant*)

Petite caille, va! Evidemment, une jeune fille doit se respecter; ce que je déteste le plus chez elle, c'est la mauvaise conduite.

DOUNIACHA

Je vous aime passionnément. Vous êtes instruit, vous savez causer de tout. (*Silence.*)

YACHA (*bâillant*)

Oui, certes... A mon avis, si une jeune fille est amoureuse, eh bien, c'est qu'elle est immorale. (*Silence.*) Comme c'est agréable de fumer un cigare en plein air!... (*Attentif.*) On vient... Ce sont les maîtres.

DOUNIACHA (*l'embrasse éperdument*)

Yacha!

YACHA

Rentrez. Prenez ce sentier, comme si vous étiez allée vous baigner à la rivière. On pourrait vous voir et croire que j'avais un rendez-vous. Je ne tolère pas cela.

DOUNIACHA (*toussotant*)

Le cigare m'a donné la migraine... (*elle sort*).

(Yacha reste assis près de la chapelle. Entrent Loubov, Gaïev et Lopakhine.)

LOPAKHINE

Il faut vous décider, le temps presse. La question est toute simple. Consentez-vous, oui ou non, à affermer vos terres? Répondez d'un mot: oui ou non. Rien que d'un mot.

LIOUBOV

Qui fume ici d'infects cigares? (*Elle s'assied.*)

GAÏEV

Il n'y a pas à dire, on a beaucoup plus de facilités depuis qu'il y a un chemin de fer. (*Il s'assied.*) Voilà, nous sommes allés déjeuner en ville... De la rouge au milieu! Je voudrais bien rentrer faire une partie de billard...

LIOUBOV

Voyons, rien ne presse.

LOPAKHINE (*suppliant*).

Rien qu'un mot. Voyons, donnez-moi une réponse!

GAÏEV (*bâillant*)

Hein, il dit ?

LIOUBOV (*examinant le contenu de sa bourse*).

Hier encore, j'avais beaucoup d'argent. Aujourd'hui, quasiment rien. Et dire que, par économie, ma pauvre

Varia nourrit tout le monde de laitage et qu'à l'office, on ne donne aux vieux serviteurs que des haricots; tandis que moi je dépense sans compter, stupidement... (*Elle laisse tomber la bourse, des pièces d'or s'éparpillent.*) La voilà encore tombée... (*Elle est dépitée.*)

YACHA

Ne vous dérangez pas, Madame, je vais les ramasser. (*Il ramasse les pièces.*)

LIUBOV

S'il vous plaît, Yacha. Et pourquoi suis-je allée déjeuner en ville... dans votre ignoble restaurant à orchestre où les nappes puent le savon?... Et pourquoi tant boire, Léonide, tant manger, à quoi bon tant parler? Tantôt, tu as encore fait tout un discours, et mal à propos évidemment, sur l'époque de 1870... sur les « décadents »! Et à qui encore? au garçon de restaurant!

LOPAKHINE

Oui.

GAÏEV (*avec un geste désolé*)

Décidément je suis incorrigible... (*à Yacha, avec humeur.*) C'est agaçant, à la fin, tu es toujours dans les jambes.

YACHA (*riant*)

Je ne peux pas entendre votre voix sans rire.

GAÏEV (*à sa sœur*)

Ou moi, ou lui!

LIUBOV

Allez-vous en, Yacha, allez...

YACHA (*rendant le porte-monnaie à Lioubov*).

Je m'en vais, Madame... (*Il a peine à réprimer son rire.*) Tout de suite. (*Il s'éloigne.*)

LOPAKHINE

Dériganov, le richard, convoite votre propriété. On dit qu'il viendra en personne à la vente.

LIUBOV

Où avez-vous entendu cela?

LOPAKHINE

On en cause, en ville.

GAÏEV

La tante de Yaroslaw a promis d'envoyer de l'argent. Mais quand et combien? Mystère...

LOPAKHINE

Combien, à votre avis: 100, 200,000?

LIUBOV

Vous allez vite, vous, nous nous contenterions bien de 10 ou de 15,000.

LOPAKHINE

Excusez-moi, mais je n'ai jamais encore rencontré de gens si imprévoyants, si inexpérimentés, si bizarres. Voyons, on vous parle clairement : votre propriété va se vendre et vous semblez l'ignorer.

LIUBOV

Que faire alors, dites, que faire ?

LOPAKHINE

Je vous le dis chaque jour ; chaque jour je vous le répète : le jardin des cerisiers, ainsi que les terres, doivent être afferchés pour y bâtir des villas. Et cela immédiatement, puisque nous sommes à la veille de la vente. Enfin, veuillez comprendre. Dès que vous aurez consenti, vous serez sauvée. On vous donnera autant d'argent que vous voudrez.

LIUBOV

Des villas, des villégiateurs. Excusez-moi, mon cher, mais que c'est banal !

GAÏEV

Je suis tout à fait de ton avis.

LOPAKHINE

Non, mais des fois ! Je vais finir par crier, hurler ou m'évanouir. Vous m'avez achevé (*s'adressant à Gaïev.*) Espèce de commère !

GAÏEV

Hein ?

LOPAKHINE

Commère! (*Il veut partir.*)

LIUBOV (*effrayée*).

Non, non, mon cher, restez, je vous en prie. Peut-être ensemble trouverons-nous quelque chose.

LOPAKHINE

Il n'y a rien à trouver.

LIUBOV

Je vous en prie, restez, on est plus tranquille tout de même, plus rassuré avec vous. (*Silence.*) Je suis comme à la veille d'une catastrophe; comme si la maison allait s'écrouler sur nous.

GAÏEV (*plongé dans ses pensées*)

Carambolage au coin... croisé au milieu.

LIUBOV

Que d'erreurs, que de fautes n'avons-nous pas commises!...

LOPAKHINE

Allons, allons, vous exagérez...

GAÏEV (*s'envoyant un bonbon dans la bouche*)

On dit que j'ai croqué ma fortune en bonbons. (*Il rit.*)

LIUBOV

Oh, mes erreurs... j'ai toujours été dépensière, dissipant l'argent comme une folle. De plus, j'ai épousé un

homme qui ne faisait que des dettes. Mon mari est mort de champagne ; il buvait atrocement. Puis, par malheur, je me suis éprise d'un autre, et c'est précisément alors — mon premier châtement — que j'ai reçu un coup en plein cœur. Ici, dans la rivière, se noya mon enfant... Alors je me suis enfuie, enfuie à l'étranger, sans esprit de retour, affolée, perdant la tête, pour ne plus voir cette rivière... Mais *lui*, me poursuivit... impitoyablement, grossièrement. J'achetai une villa près de Menton, car il y était tombé malade. Et durant trois longues années, les jours comme les nuits, je n'ai su ce qu'était le repos, le malade me torturant jusqu'à m'en dessécher l'âme. Mais l'an dernier, quand on dut vendre la villa pour dettes, je partis pour Paris. Et là, il m'a dépouillée, quittée et s'est lié à une autre. J'ai tenté alors de m'empoisonner... C'est si stupide tout cela, j'en suis honteuse... Et soudain, j'eus la nostalgie de la Russie, du pays, de ma fillette... (*Elle essuie ses larmes.*) Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Soyez charitable, pardonnez mes péchés, ne me châtiez pas d'avantage. (*Elle tire de sa poche un télégramme.*) Je l'ai reçu aujourd'hui de Paris. Il m'implore, me supplie d'y retourner... (*Déchirant le télégramme.*) On dirait qu'il y a de la musique quelque part. (*Elle écoute.*)

GAÏEV

C'est notre fameux orchestre juif. Tu te rappelles, quatre violons, une flûte et une contrebasse.

LIOUBOV

Tiens, il existe toujours ! Il faudrait l'inviter, à l'occasion organiser une petite soirée.

LOPAKHINE (*écoutant*).

On n'entend rien. (*Il fredonne.*) « Par intérêt, l'Allemand franciserait un Russe. » *Il rit.*) Quelle pièce amusante, hier, au théâtre !

LIUBOV

Je gage qu'elle n'avait rien d'amusant. Ce ne sont pas les pièces que vous devriez regarder, vous autres, mais plus souvent en vous-mêmes. Quelle vie ennuyeuse et terne vous avez tous, que de bavardages inutiles !

LOPAKHINE

Ça, par exemple, c'est vrai. Il faut le reconnaître, notre vie est stupide... (*Silence.*) Mon père était un moujik, un idiot ne comprenant rien. Au lieu de me faire apprendre quelque chose, une fois saouïl il ne faisait que me battre, et toujours avec un bâton. Au fond, je suis nigaud et idiot comme lui. Je n'ai rien appris et j'ai une écriture et une orthographe abominables. Une vraie honte.

LIUBOV

Vous devriez vous marier, mon ami.

LOPAKHINE

Oui... c'est vrai.

LIUBOV

Avec Varia. C'est une jeune fille excellente.

LOPAKHINE

Oui.

LIUBOV

Elle n'est pas de la noblesse, mais c'est une travailleuse, et le plus important elle vous aime. Il me semble d'ailleurs qu'elle vous plaît depuis longtemps aussi.

LOPAKHINE

Eh bien... je ne dis pas non... c'est une jeune fille excellente (*Silence.*)

GAÏEV

On m'offre une situation à la banque : 6,000 par an... qu'en dis-tu ?

LIUBOV

Va, avec ton habileté, reste plutôt tranquille...

(Phyrse entre, apportant un pardessus.)

PHYRSE (*à Gaïev*)

Mettez-le, s. v. p., il fait humide.

GAÏEV (*endossant le pardessus*)

Tu m'ennuies, mon vieux.

PHYRSE

C'est bon, c'est bon... ce matin encore, vous êtes sorti sans prévenir. (*Il examine Gaïev.*)

LIUBOV

Comme tu as vieilli, Phyrse !

PHYRSE

Plait-il ?

LOPAKHINE

On te dit que tu as bien vieilli.

PHYRSE

Dame, il y a longtemps que je vis. Votre père n'était pas encore au monde, qu'on allait me marier. (*Il rit.*) A la libération, j'étais déjà premier valet de chambre. Moi, je n'ai pas consenti, alors, à me libérer. Je suis resté près de mes maîtres... (*Silence.*) Et je me souviens que tout le monde se réjouissait. Mais pourquoi cette joie ? Ils n'en savaient rien eux-mêmes.

LOPAKHINE

Autrefois, on était très bien d'ailleurs, on fouettait au moins.

PHYRSE (*qui n'a pas entendu*)

Je vous crois. Les moujiks étaient près des maîtres, les maîtres près des moujiks. Et à présent, chacun pour soi. C'est à n'y rien comprendre.

GAÏEV

Tais-toi, Phyrse. Demain, je dois aller à la ville. On m'a promis de me présenter à un général qui peut prêter sur lettre de change.

LOPAKHINE

Cela n'aboutira à rien, vous ne parviendrez pas à payer les intérêts.

LIUBOV

Mais il radote, il n'y a aucun général.

(Entrent Trofimov, Ania et Varia.)

GAÏEV

Tiens, les voilà.

ANIA

Maman se repose...

LIUBOV (*affectueusement*)

Viens, viens... Mes chéries. (*Elle embrasse Ania et Varia.*) Si vous saviez combien je vous aime. Asseyez-vous l'une près de l'autre, comme ça. (*Tous s'asseyent.*)

LOPAKHINE

Notre étudiant perpétuel est toujours avec des jeunes filles.

TROFIMOV

Cela ne vous regarde pas.

LOPAKHINE

Il aura cinquante ans bientôt, mais il est toujours étudiant.

TROFIMOV

Je n'aime pas vos blagues stupides.

LOPAKHINE

Drôle que tu es, pourquoi te fâcher?

TROFIMOV

Pourquoi m'ennuies-tu ?

LOPAKHINE (*riant*)

Permettez-moi de vous poser une question : Que pensez-vous de moi ?

TROFIMOV

A mon avis, mon cher Lopakhine, vous, homme suffisamment riche déjà, serez bientôt millionnaire ; et, tel un fauve qui, dévorant tout ce qu'il rencontre, reste néanmoins indispensable à la transformation de la matière, de même toi... (*Rire général.*)

VARIA

Parlez-nous plutôt des planètes, Pétia.

LIUBOV

Non, continuons notre conversation d'hier, voulez-vous ?

TROFIMOV

A propos de... ?

GAÏEV

De l'homme fier.

TROFIMOV

Nous en avons parlé longuement déjà, mais sans aboutir à rien. L'homme fier tel que vous le concevez a quelque chose de mystique, et il se peut qu'à votre point

de vue, vous ayez raison. Or, tout bonnement, tout simplement, qu'y a-t-il de raisonnable en cette fierté si l'homme physiologiquement n'est pas parfait, si dans sa plus grande majorité, il est grossier, inintelligent, profondément malheureux ? Il faudrait cesser de s'extasier devant soi-même. Ce qu'il faut plutôt, c'est travailler.

GAÏEV

A quoi bon... l'on mourra tout de même.

TROFIMOV

Qu'en sait-on ? Et puis, qu'est-ce que la mort ? L'homme possède peut-être une multitude de sens divers, dont seuls les cinq connus de nous périssent avec lui, tandis que les autres subsistent.

LIUBOV

Comme vous êtes sensé, Pétia !

LOPAKHINE (*ironique*).

Excessivement.

TROFIMOV

Tout en perfectionnant ses forces, l'humanité évolue. Ce qui, pour elle, est à présent l'inaccessible, lui deviendra un jour compréhensible et proche. Mais pour cela, il faut travailler, il faut aider ceux qui cherchent la vraie voie ; les aider de tout son être. Parmi les gens cultivés de ma connaissance, la grande majorité ne cherche rien, ne font rien et actuellement encore, sont incapables de travailler. Tout en se disant cultivés, ils tutoient les domestiques, traitent les moujiks comme des bestiaux, étudient

mal, ne lisent rien congrument. Des sciences, ils n'en font que parler et en art, se connaissent peu. Nous sommes tous sérieux, avons l'air grave, parlons de choses importantes, raisonnons. Et cependant, parmi nous, la plupart vivent comme des sauvages. Au moindre prétexte, ils se querellent et cogent, mangent hideusement, dorment dans des endroits malpropres, mal aérés. Et partout des punaises, la puanteur, l'humidité, la malpropreté morale... Et il est à croire que toutes ces paroles, belles d'intention, ne sont là que pour masquer la vérité à soi-même et aux autres. Montrez-moi donc où sont nos crêches dont on parle tant ? Où sont nos salles de lecture ? On n'en trouve que dans les romans. En réalité, rien de cela n'existe. Il n'y a que la malpropreté, la banalité, l'asiatisme. J'ai horreur, je déteste les visages austères, j'abhorre les conversations sérieuses. N'en parlons plus.

LOPAKHINE

Tenez, tout en me levant ordinairement vers cinq heures du matin je travaille de l'aube à la nuit... J'ai toujours des sommes importantes, tant à moi qu'aux autres, et je vois bien ce que valent les hommes. Il suffit de commencer une affaire quelconque pour comprendre combien il y a peu de gens honnêtes, convenables. Parfois, quand je ne peux dormir, je songe : ô mon Dieu ! vous nous avez donné des forêts énormes, des champs immenses, les horizons les plus lointains ; mais, dites, pour y vivre, ne devrions-nous pas, nous aussi, être des géants ?...

LIUBOV

Voilà que vous avez besoin de géants... Allons, ils ne sont beaux que dans les contes, autrement ils font peur.

(Epikhodov traverse le fond de la scène en jouant de la guitare.)

LIOUBOV (*pensive*).

C'est Epikhodov.

ANIA (*pensive*).

Epikhodov.

GAÏEV

Le soleil se couche, mes amis.

TROFIMOV

Oui.

GAÏEV (*pas trop haut, comme s'il déclamait*)

O divine nature, tu resplendis d'un éclat éternel, toi si belle et indifférente, toi que nous appelons notre mère, tu réunis en toi seule l'existence et le néant ! Tu animes et tu détruis !

VARIA (*suppliante*)

Petit oncle !...

ANIA

Mon oncle, tu recommences !

TROFIMOV

Envoyez plutôt la rouge au milieu par un doublé.

GAÏEV

Mais oui, je me tais.

(Tous sont assis, pensifs. Seul Phyrse, doucement, marmote quelque chose. Soudain, l'on entend un bruit lointain comme tombant du ciel. Le bruit d'un câble qui se brise, bruit expirant, douloureux.)

LIUBOV

Qu'est-ce ?

LOPAKHINE

Je ne sais. Ce doit être quelque part, dans les mines, une cage qui s'est abîmée. Mais très loin...

GAÏEV

Peut-être aussi un oiseau... une sorte de héron.

TROFIMOV

Ou un hibou.

LIUBOV (*frissonnante*).

Cela m'est pénible, je ne sais pourquoi.

(Silence).

PHYRSE

A la veille du malheur, c'était la même chose : le hibou a crié, le samovar miaulait sans cesse.

GAÏEV

Avant quel malheur ?

PHYRSE

Mais avant la libération, tiens ! (*Silence.*)

LIUBOV

Ecoutez, mes amis, le soir tombe, rentrons. (*A Ania.*)

Qu'as-tu, fillette? Tu as les larmes aux yeux (*elle l'embrasse*).

ANIA

Rien, maman, ce n'est rien.

TROFIMOV

Il y a quelqu'un.

(Un chemineau paraît, coiffé d'une casquette blanche fort usée. En pardessus. Il est légèrement saouïl.)

LE CHEMINEAU

Permettez-moi de vous demander si je puis arriver par ici à la gare.

GAÏEV

Oui, prenez cette route.

LE CHEMINEAU

Je vous remercie sensiblement. (*Il toussote*)... Beau temps... (*Récitant*) :

« Frère, ô mon frère de souffrance... (1)

« Va sur le Volga. N'entends-tu pas gémir? (2)

(*s'adressant à Varia*) : Mademoiselle, veuillez donner, je vous prie, une trentaine de kopecks à un sujet russe affamé.

(*Varia effrayée pousse un cri*).

LOPAKHINE (*avec humeur*)

Franchement, il y a une limite à toute infamie!

(1) Vers de Nadson.

(2) Vers de Nekrassov.

LIUBOV (*effrayée*)

Tenez... prenez ça... (*Elle cherche dans son porte-monnaie*), c'est égal, je n'ai pas de monnaie... voilà un louis.

LE CHEMINEAU

Je vous remercie sensiblement. (*Il s'en va. Rire général.*)

VARIA (*effrayée*)

Moi, je m'en vais, je m'en vais. O maman, à l'office ils ne mangent pas à leur faim et vous lui donnez un louis!

LIUBOV

Que faire de moi, sotté que je suis! En rentrant, je te donnerai tout ce que j'ai. Lopakhine, vous me prêterez encore!

LOPAKHINE

Avec plaisir.

LIUBOV

Rentrons, mes amis, il se fait tard. Dis, Varia, pendant ton absence, nous t'avons fiancée. Mes félicitations.

VARIA (*les larmes aux yeux*)

Voyons, on ne badine pas avec ces choses là, maman.

LOPAKHINE

Ophélie, retire-toi dans un cloître...

GAÏEV

Il y a déjà tout un temps que je n'ai plus joué au billard. Les mains me démangent.

LOPAKHINE

O Ophélie, ô nymphe, ne m'oublie pas dans tes prières!

LIUBOV

Rentrons, le dîner approche.

VARIA

Ce qu'il m'a effrayée! J'en ai des battements de cœur.

LOPAKHINE

Je vous rappelle, mesdames et messieurs, que le 22 août, le Jardin des Cerisiers sera mis en vente. Ne l'oubliez pas!

(Tous sortent, sauf Trofimov et Ania.)

ANIA (*riant*)

Merci au chemineau, il a effrayé Varia et nous voilà seuls.

TROFIMOV

Varia craint de nous voir tomber amoureux et ne nous quitte d'un pas. Elle ne peut comprendre, dans l'étroitesse de son cerveau, que nous soyons au-dessus de l'amour. Eloigner ce qui nous empêche d'être libres et heureux, le mesquin et l'illusoire, voilà le but et le sens de notre vie. En avant! Irrésistiblement, nous allons vers l'étoile étincelante qui scintille là-bas, dans le lointain. En avant, ne restez pas en arrière, les amis!

ANIA (*battant des mains*)

Oh, comme vous avez bien dit cela! (*Silence.*) Il fait merveilleux, ici, ce soir.

TROFIMOV

Oui, splendide.

ANIA

Qu'avez-vous fait de moi, Pétia? Qu'ai-je à ne plus aimer comme autrefois le Jardin des Cerisiers? Que je l'aimais alors! Il me semblait qu'il n'existait pas sur terre un endroit plus beau que notre jardin.

TROFIMOV

Toute la Russie est notre jardin. La terre est somptueuse et vaste, et l'on y trouve encore des coins miraculeux. (*Silence.*) Songez-y, Ania; votre grand-père, votre bisaïeul et tous vos ancêtres, étaient des possesseurs d'âmes vivantes. Est-il possible que vous ne voyiez pas, de chaque cerise, de chaque feuille, de chaque branche de votre jardin, des êtres humains qui vous fixent, que vous n'entendiez pas des voix?... Oh, c'est horrible! Votre jardin est effrayant! Et, quand le soir ou la nuit, on le longe, les vieilles écorces des arbres ont des reflets blafards et il semble alors que les cerisiers voient en rêve ce qui se passa il y a cent, deux cents ans, et que des visions douloureuses les tourmentent. Il n'y a pas à dire, nous sommes en retard d'au moins deux cents ans. Nous n'avons encore rien d'établi, rien de positif quant à notre passé. Nous ne faisons que raisonner, nous lamenter de nostalgie, ou encore boire de la vodka. Et pourtant, il est de toute évidence que, pour commencer une vie nouvelle, il nous faut, tout d'abord, expier celle d'hier ou, plutôt, en finir avec le passé. Or, ce passé, on ne le rachètera que par la souffrance, que par un labeur âpre et persistant. Je voudrais que vous saisissiez cela, Ania.

ANIA

Depuis longtemps déjà, la maison que nous habitons n'est plus la nôtre et je m'en irai, je vous le promets.

TROFIMOV

Si vous en avez les clefs, jetez-les dans un puits et fuyez. Comme le vent, soyez libre.

ANIA (*extasiée*)

Que vous avez bien dit cela !

TROFIMOV

Croyez-moi, Ania, soyez confiante. Je n'ai pas trente ans, je suis jeune, j'étudie encore. Mais combien j'ai déjà souffert ! Dès l'hiver, j'ai faim, je suis malade, tourmenté et misérable comme un gueux. Et où, où le destin ne m'a-t-il chassé ? Où ne suis-je pas allé déjà ? Mais quand même, mon âme, à chaque instant de ma vie, était emplie de présages inexprimables. Et je pressens le bonheur, Ania, je le vois déjà...

ANIA (*pensive*)

La lune se lève.

(Au loin, Epikhodov joue la même chanson triste que tantôt. La lune se lève. Quelque part, près des peupliers, Varia appelle : « Ania, où es-tu ? »)

TROFIMOV

Oui, la lune se lève (*Silence.*) Il vient, le bonheur, il est là, de plus en plus proche. J'entends déjà ses pas. Et si même ce n'était pas nous qui devons le voir, le connaître, qu'importe ? Ce seront les autres, alors.

LA VOIX DE VARIA

Ania, où es-tu ?

TROFIMOV

Toujours cette Varia (*dépitée*). C'est révoltant !

ANIA

Eh bien, allons vers la rivière, il y fait beau.

TROFIMOV

Allons...

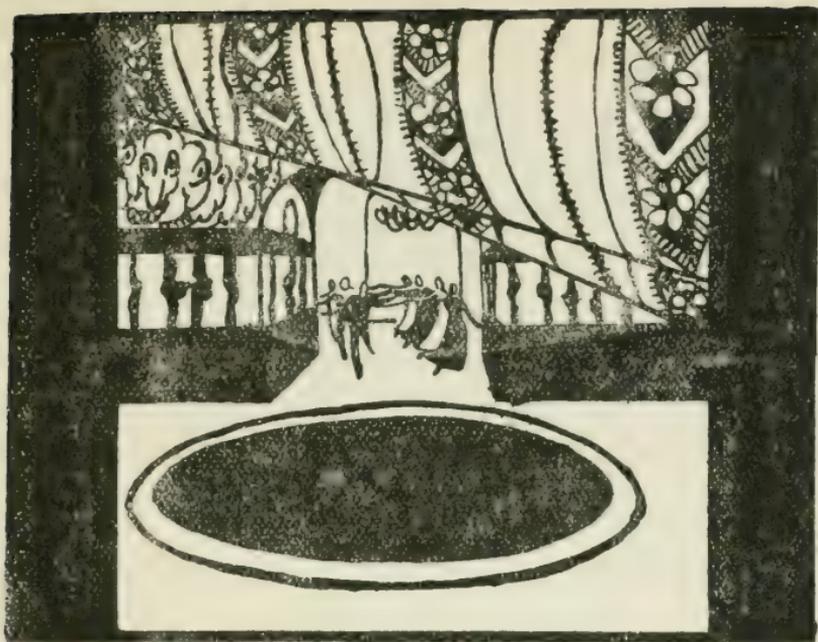
(Ils s'éloignent.)

LA VOIX DE VARIA

Ania, Ania !

RIDEAU.





ACTE III

Un petit salon séparé d'un grand par une arcade. Le lustre est allumé. On entend dans le vestibule l'orchestre juif, dont il fut question au 2^e acte. C'est le soir. Dans le grand salon, on danse le lancier. La voix de Pichtchik: «Promenade à une paire» (2). Dans le petit salon entrent, par couples: d'abord Pichtchik et Charlotte, puis Trofimov et Lioubov, Ania et le fonctionnaire de la poste, Varia et le chef de gare, etc. Varia pleure doucement et, tout en dansant, essuie ses larmes; avec le dernier couple, Douniacha.

(En traversant le petit salon, Pichtchik crie: «Grand rond, balancez!» puis «Les cavaliers à genoux et remerciez vos dames!» Phyrse, en habit, passe portant un plateau d'eau de Seltz. Dans le salon entrent Pichtchik et Trofimov.)

(2) En français dans le texte.

PICHTCHIK

Je suis pléthorique, moi. J'ai déjà eu deux attaques. Je danse avec peine, mais comme on dit : Avec les fous, il faut batifoler. Voyez-vous, j'ai une santé de cheval. Feu mon père (un blagueur, que Dieu lui fasse paix !), disait souvent, à propos de notre origine, que l'ancienne race de Simionov Pichtchik, remontait au fameux cheval que Caligula amena au Sénat... (*Il s'assied.*) Mais voilà le malheur, c'est le manque d'argent : Chien affamé ne rêve que rôts... (*Il ronfle, mais se réveille aussitôt*). De même moi... je ne puis parler que d'argent...

TROFIMOV

En effet, vous avez quelque chose de chevalin.

PICHTCHIK

Et après?... le cheval est un animal comme un autre... un cheval peut se vendre...

(Dans la pièce voisine, l'on entend jouer au billard. Sous l'arcade, apparaît Varia.)

TROFIMOV (*la taquinant*)

Madame Lopakhine ! Madame Lopakhine !...

VARIA (*avec humeur*)

Monsieur le décati.

TROFIMOV

Mais oui, et j'en suis fier.

VARIA (*plongée dans d'amères pensées*)

Voilà, on invite des musiciens et comment les payer ? (*Elle sort.*)

TROFIMOV (à *Pichtchik*)

Si l'énergie déployée par vous, durant toute votre vie à rechercher l'argent pour payer les intérêts, eût été dépensée autrement, vous auriez sans doute fini par changer le cours de la terre.

PICHTCHIK

Nietzsche... le philosophe... le plus grand, le plus illustre... l'homme à l'esprit formidable, dit dans ses œuvres, que l'on peut faire de faux assignats.

TROFIMOV

Vous avez lu Nietzsche, vous?

PICHTCHIK

Non, mais des fois... C'est ma fille Dachenka qui m'en a parlé. Et moi, je suis précisément dans une telle passe qu'il ne me reste qu'à faire de faux assignats... Après demain, j'ai à payer 310 roubles... J'en ai déjà trouvé 130... (*se tâtant les poches, inquiet.*) J'ai perdu mon argent. Je l'ai perdu... (*en pleurant*) où est-il? (*joyeusement.*) Le voici, derrière la doublure... j'en suis tout essoufflé...

(Entrent Lioubov et Charlotte.)

LIUBOV (*fredonne l'air de Lesguinka*)

Pourquoi Léonide n'est-il pas encore rentré? Que fait-il à la ville? (*à Douniacha.*) Douniacha, offrez du thé aux musiciens...

TROFIMOV

La vente n'a probablement pas eu lieu.

LIUBOV

Les musiciens, comme la soirée, sont mal à propos... enfin, que voulez-vous. (*Elle s'assied et chante à mi-voix*)

CHARLOTTE (*tendant un jeu de cartes à Pichtchik*).

Voilà un jeu, retenez une carte.

PICHTCHIK

C'est fait.

CHARLOTTE

Battez-les maintenant. Très bien. Donnez-les moi, ô mon cher monsieur Pichtchik, ein, zwei, drei (1). Maintenant, cherchez la carte; elle est dans votre poche de côté...

PICHTCHIK (*la retirant de sa poche*)

Le huit de pique, c'est exact. (*Ebahi.*) Pensez donc!

CHARLOTTE (*qui tient le jeu de cartes dans la paume de sa main, à Trofimov*)

Vite, quelle carte est au-dessus?

TROFIMOV

...Eh bien, si vous voulez, la dame de pique.

CHARLOTTE

Voilà. (*à Pichtchik.*) Et vous, celle du dessus?

(1) En allemand dans le texte.

PICHTCHIK

L'as de cœur.

CHARLOTTE

Voilà. (*Elle frappe sur sa main, le jeu de cartes disparaît.*) Quel beau temps aujourd'hui! (*Une voix mystérieuse, comme venant du sol, lui répond: oh oui, madame, le temps est splendide.*)

CHARLOTTE

Vous êtes mon bon petit idéal...

LA VOIX

Vous aussi, madame, vous avez toute *mon* sympathie.

LE CHEF DE GARE (*applaudissant*)

Bravo! madame la ventriloque. Bravo!

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc! Ah, cette ravissante demoiselle Charlotte!... J'en suis tout simplement amoureux...

CHARLOTTE

Amoureux! (*haussant les épaules.*) Pouvez-vous aimer? Guter Mensch aber schlechter Musikant.

TROFIMOV (*donnant à Pichtchik une claque sur l'épaule*)

Espèce de cheval, va!

CHARLOTTE

Attention, encore un tour (*prenant un plaid sur une*

chaise.) Voici un plaid, un très beau plaid que je désire vendre... Elle le secoue.) Personne n'en veut ?

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc !

CHARLOTTE

Ein, zwei, drei! (Elle soulève vivement le plaid, Ania est debout, derrière. Celle-ci fait une révérence, court à sa mère, l'embrasse, puis retourne en courant dans le grand salon, au milieu de l'extase générale.)

LIUBOV (*applaudissant*)

Bravo ! Bravo !

CHARLOTTE

Encore un. Ein, zwei, drei. (Elle soulève le plaid. Derrière, Varia qui salue.)

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc !

CHARLOTTE

C'est fini. (Elle jette le plaid sur Pichtchik, fait une révérence et se sauve en courant dans le grand salon.)

PICHTCHIK (*courant après elle*)

Quelle friponne !... Qu'en pensez-vous, hé ? (*Il sort.*)

LIUBOV

Et Léonide qui ne rentre toujours pas. Que peut-il bien faire en ville si longtemps ? Tout doit y être fini, et la propriété vendue ou non, pourquoi nous tenir si longtemps dans cette incertitude ?

VARIA (*cherchant à la consoler*)

L'oncle a acheté, j'en suis convaincue.

TROFIMOV (*moqueur*)

Oh, oui!

VARIA

Grand'mère lui a envoyé sa procuration, afin qu'il achète en son nom la propriété, en lui transférant l'hypothèque. Elle fait cela pour Ania et je suis certaine qu'avec l'aide de Dieu, l'oncle a pu le faire.

LIUBOV

La grand'mère a envoyé 15,000 roubles pour racheter en son nom; elle n'a guère confiance en nous. Mais cet argent ne suffira même pas à payer les intérêts. (*Elle se couvre des mains la figure.*) C'est aujourd'hui que se joue ma destinée... ma destinée.

TROFIMOV (*taquinant Varia*)

Madame Lopakhine.

VARIA (*avec humeur*)

Etudiant perpétuel! Deux fois déjà chassé de l'Université...

LIUBOV

Voyons, Varia. Pourquoi te fâcher; il te taquine. Eh bien, si tu le veux, marie-toi. Lopakhine est un homme excellent, intéressant, mais si tu n'y tiens pas, mignonne, personne ne t'y force.

VARIA

Je dois avouer, petite mère, que je considère la chose comme très sérieuse ; c'est un brave homme. Il me plaît.

LIUBOV

Eh bien alors, marie-toi, je ne comprends pas ce qui t'en empêche.

VARIA

Voyons, petite mère, je ne peux tout de même pas le demander en mariage. Voilà deux ans déjà que tout le monde en cause ; tout le monde. Quant à lui, il ne dit rien ou bien plaisante. Je le comprends : il s'enrichit, et absorbé par les affaires, a autre chose que moi en tête. Si j'avais de l'argent, ne fût-ce que cent roubles, j'abandonnerais tout et m'en irais quelque part, le plus loin possible, de préférence dans un couvent.

TROFIMOV

Magnificence !

VARIA (à Trofimov)

Décidément, un étudiant devrait avoir plus d'esprit ! (*compatissante, avec des larmes*). Que vous êtes devenu laid, Pétia, que vous avez vieilli ! (à Liubov, déjà sans larmes.) Mais voilà, maman. Je ne peux pas rester inactive, il me faut toujours une occupation.

YACHA (*entre ; il retient à peine un rire*).

Epikhodov a cassé une queue de billard... (*il sort*).

VARIA

Pourquoi Epikhodov est-il ici? Qui donc l'a autorisé à jouer au billard? Je ne comprends pas ces gens-là. (*Elle sort.*)

LIUBOV

Ne la taquez plus, Pétia, vous voyez bien qu'elle est déjà assez malheureuse.

TROFIMOV

Et pourquoi fourre-t-elle son nez partout? Elle exagère vraiment. De tout l'été, elle ne nous a pas quittés, Ania, ni moi. Elle craignait un roman, voyez-vous. Mais en quoi cela la regarde-t-il? Surtout que jamais je n'ai motivé ses craintes! Du banal, j'en suis si loin. Nous sommes au-dessus de l'amour!

LIUBOV

Et moi, je dois être au-dessous de ce sentiment (*fort inquiète*). Pourquoi Léonide ne rentre-t-il pas? Rien qu'être fixée: la propriété est-elle vendue ou non? Ce malheur me semble tellement incroyable, que je ne sais même pas ce que je ferai. Je me perds... Je suis capable d'en pousser des cris... de faire une bêtise... sauvez-moi, Pétia. Dites donc quelque chose, parlez...

TROFIMOV

Que la propriété soit vendue ou non, qu'importe! Depuis longtemps, elle est condamnée sans aucun retour possible, le chemin en étant déjà envahi d'herbes. Calmez-vous, chère amie, ne vous illusionnez pas. Il faut avoir le courage, ne fût-ce qu'une fois dans la vie, de regarder la vérité en face.

LIUBOV

Quelle vérité? Vous, vous distinguez encore le vrai du faux, mais moi je n'y vois goutte; c'est comme si j'avais perdu la vue. Vous résolvez avec audace toutes les questions vitales, mais, dites-moi, mon ami, n'est-ce pas parce que vous êtes encore jeune? Parce que vous n'avez pas encore, pour ainsi dire, fait la maladie d'aucun de vos problèmes? Vous regardez avec hardiesse devant vous; mais n'est-ce pas parce que vous ne voyez, n'attendez rien d'effrayant de la vie qui est encore cachée à vos jeunes yeux? Vous êtes plus courageux, plus honnête, plus profond que nous, mais réfléchissez, ayez un rien d'indulgence, un peu de clémence pour moi. Voyons. voyons, je suis née ici, mes parents, mon grand-père y habitaient, j'aime cette maison. Sans ce jardin des cerisiers, ma vie n'a pas de raison d'être, et s'il en faut finir avec lui, autant en finir avec moi... (*Elle étreint Trofimov et le baise au front.*) Mais voyons, mon fils se noya ici... (*Elle pleure.*) Ayez pitié de moi, mon bon, mon gentil garçon.

TROFIMOV

Mais vous le savez bien, je vous plains de tout mon cœur.

LIUBOV

Il faut le dire autrement, autrement... (*Elle tire un mouchoir, un télégramme tombe.*) Vous n'avez pas idée comme j'ai le cœur gros aujourd'hui! Tenez, ici il y a trop de vacarme pour moi. Au moindre bruit, mon âme s'efiraye, je ne cesse de frissonner. Mais rentrer chez moi, je ne puis; la solitude dans le silence m'épouvante. Ne me jugez pas mal, Pétia. Je vous aime comme

un proche. Je vous donnerais volontiers Ania, je vous le jure, mais seulement, il faudrait continuer vos études, les terminer, mon ami. Et vous, vous ne faites rien. vous vous laissez porter par le hasard d'un endroit à l'autre. Et cela est si bizarre... Pas vrai, dites? Et il faudrait aussi soigner un peu votre barbe, mon ami, lui donner de l'aspect... (*elle rit*) que vous êtes drôle!

TROFIMOV (*ramassant le télégramme*)

Je ne désire pas être un bellâtre.

LIUBOV

Il vient de Paris, ce télégramme. J'en reçois tous les jours, c'est celui d'aujourd'hui. Ce sauvage ne va pas bien du tout... il est de nouveau malade... Il m'implore, me supplie de le rejoindre. A vrai dire, je devrais aller passer quelque temps près de lui. Vous avez l'air sévère, Pétia. Mais que faire, mon ami, que dois-je faire? Il est malade, seul, malheureux. Et qui le soignera, là-bas, qui l'empêchera de commettre des imprudences, qui lui donnera à temps ses médicaments? Pourquoi donc dois-je le cacher, je l'aime et c'est tout; je l'aime, je l'aime... C'est une pierre à mon cou et j'irai avec elle jusqu'au fond, soit. Mais si j'aime ce fardeau, si je ne puis m'en passer! (*Serrant la main de Trofimov.*) Ne pensez pas en mal de moi, Pétia, ne me dites rien, rien...

TROFIMOV (*les larmes aux yeux*)

Excusez ma franchise, je vous en supplie; mais il vous a dépouillée!

LIOUBOV

Non, je vous en prie, non, non ! Il ne faut pas parler ainsi. (*Elle se bouche les oreilles.*)

TROFIMOV

Mais c'est un misérable, il n'y a que vous qui l'ignorez ! C'est un vulgaire coquin, une nullité...

LIOUBOV (*froissée, mais se surmontant*)

Avec vos vingt-six ou vingt-sept ans, vous n'êtes qu'un élève de sixième.

TROFIMOV

Soit.

LIOUBOV

Il faut être un homme. A votre âge, il faut comprendre ceux qui aiment, et surtout, aimer soi-même... avoir de petites aventures, des flirts (*se fâchant.*) Mais oui, mais oui, vous non plus, n'êtes pas un innocent ; vous n'êtes qu'un hypocrite, qu'un phénomène grotesque, qu'un monstre...

TROFIMOV (*effrayé*)

Que dit-elle ?

LIOUBOV

« Je suis au-dessus de l'amour ». Vous n'êtes pas au-dessus de l'amour, mais tout simplement un détraqué, une espèce de propre à rien, comme dit notre Phyrse. A votre âge, ne pas avoir de maîtresse !

TROFIMOV (*effrayé*)

Mais c'est horrible, ce qu'elle dit ! horrible !... (*la tête*

dans les mains, il se précipite dans le grand salon.) C'est horrible... Je n'en peux plus! je m'en vais... (Il sort, mais revient aussitôt.) Tout est fini entre nous. (Il entre dans l'antichambre.)

LIOUBOV (*criant*)

Pétia, attendez! Est-il drôle, mais je plaisantais! Pétia!

(On l'entend dans l'antichambre descendre l'escalier quatre à quatre et soudain un bruit de chute. Ania et Varia poussent un cri, mais aussitôt on les entend rire.)

LIOUBOV

Qu'y a-t-il?

ANIA (*accourt en riant*)

Pétia est tombé dans l'escalier. (*Elle s'enfuit.*)

LIOUBOV

Quel drôle d'homme, ce Pétia!

(Le chef de gare, s'arrêtant au milieu du petit salon, se met à déclamer le poème d'A. Tolstoï « La Pécheresse » :

« La foule bout, la joie, les rires,
Les éclats du luth, les cymbales bruissantes.
A l'entour la verdure et des roses tombantes. »

On l'écoute, mais à peine a-t-il récité quelques vers que, dans le vestibule, retentit une valse. La déclamation est coupée. Tous se mettent à danser. Du vestibule entrent: Trofimov, Ania, Varia et Lioubov.)

LIOUBOV

Voyons Pétia, voyons, âme limpide, ... je vous demande pardon... dansons plutôt... (*Ils dansent.*)

(Ania et Varia dansent aussi. Phyrse entre et pose sa canne près de la porte de côté. Du grand salon entre aussi Yacha. Il regarde danser.)

YACHA (à Phyrse).

Qu'as-tu, mon vieux ?

PHYRSE

Ça ne va pas, je ne me sens pas bien. Autrefois à nos bals dansaient des généraux, des barons, des amiraux. Et à présent, l'on envoie chercher des commis de poste et des chefs de gare qui se font encore prier. Je me sens affaibli, moi. Notre défunt maître, le grand-père, soignait toutes nos maladies par la cire à cacheter. Moi, j'en prends chaque jour depuis une vingtaine d'années déjà, peut-être même plus. Il se peut que ce soit cela qui me fasse vivre.

YACHA

Va, tu m'embêtes, mon vieux ! (*Il bâille.*) Claque au moins, et plus vite que ça.

PHYRSE

Ah, là, là !... espèce de propre à rien ! (*Il marmotte.*)

(Trofimov et Lioubov, en dansant, entrent dans le petit salon.)

LIUBOV

Merci. Je voudrais bien m'asseoir un peu... (*Elle s'assied.*) Comme je suis lasse !

(Entre Ania.)

ANIA (*émue*)

Tout à l'heure, à la cuisine, un homme a dit que le Jardin des Cerisiers était déjà vendu.

LIUBOV

Vendu! A qui?

ANIA

Il ne l'a pas dit. Il est parti. (*Elle danse avec Trofimov. Ils disparaissent dans le grand salon.*)

YACHA

C'était un vieux radoteur! Il n'est pas de chez nous.

PHYRSE

Et Monsieur qui n'est pas encore rentré. Il a mis un pardessus de demi-saison, tout léger. S'il allait se refroidir. Ah, là, là, jeunesse inexpérimentée!

LIUBOV

Ah, je me meurs! Allez demander, Yacha, à qui elle est vendue.

YACHA

Mais ce vieux-là est parti depuis longtemps déjà. (*Il rit.*)

LIUBOV (*dépitée*)

Eh bien, qu'avez-vous à rire? Qu'est-ce qui vous réjouit?

YACHA

Qu'il est rigolo, cet Epikhodov! Décidément il ne vaut pas lourd, vingt-deux malheurs.

LIUBOV

Phyrse, si la propriété est vendue, où iras-tu ?

PHYRSE

Où vous me l'ordonnerez, madame.

LIUBOV

Quelle drôle de mine tu as ! Es-tu malade ? Va plutôt te reposer.

PHYRSE

Ah oui... (*avec un sourire ironique.*) Et qui donc surveillerait, qui prendrait garde à tout ? Je suis seul pour toute la maison.

YACHA (*à Liubov*)

Madame, permettez-moi de vous demander une faveur. Si vous retournez à Paris, de grâce, emmenez-moi. Il m'est impossible, absolument impossible de rester ici. (*Après un regard circulaire, à mi-voix.*) Mais à quoi bon parler, vous voyez vous-même — un pays inculte, un peuple immoial ; de plus, l'on s'y ennuie à mort. A l'office, la nourriture est infecte. Et pour comble, encore ce Phyrse qui rôde par la maison en marmottant des propos fâcheux ! Emmenez-moi avec vous ! Ayez cette bonté.

(*Entre Pichtchik.*)

PICHTCHIK

Permettez-moi, ma belle, de vous inviter... à un petit tour de valse ! (*Ils dansent.*) Toujours est-il, ma charmante, que vous me prêterez 180 roubles, je les aurai... (*Ils dansent*) 180 roubles... (*En dansant, ils sont entrés dans le grand salon.*)

YACHA (*chantonne*)

« Comprendras-tu le trouble de mon âme ? »

(Dans la salle, quelqu'un en haut de forme gris et en pantalon à carreaux, saute et gesticule. Des cris : « Bravo, mademoiselle Charlotte ! »)

DOUNIACHA (*s'arrête pour se poudrer*)

Mademoiselle m'a dit de danser, car il y a beaucoup de cavaliers et peu de dames. Et moi, monsieur Phyrse, cela me donne des vertiges, des battements de cœur. Et, pour comble, le fonctionnaire de la poste vient encore de me dire une chose qui m'a coupé la respiration.

(La musique s'apaise.)

PHYRSE

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

DOUNIACHA

Vous, m'a-t-il dit, vous êtes comme une fleur.

YACHA (*bâillant*)

L'ignorance... (*Il sort.*)

DOUNIACHA

Comme une fleur... J'adore les paroles tendres. Je suis si délicate.

PHYRSE

Tu tourneras mal, toi.

(Epikhodov entre.)

EPIKHODOV

Alors, mademoiselle, vous ne désirez pas me voir... pas plus que si j'étais un vulgaire insecte (*soupir*). Oh, là, là ! quelle vie...

DOUNIACHA

Que me voulez-vous ?

EPIKHODOV

Certes, vous avez peut-être raison (*il soupire*) ; mais, bien sûr, partant d'un autre point de vue, je dois vous dire — excusez ma franchise, puisque j'ose m'exprimer ainsi — que vous m'avez mis dans un bel état. Je connais bien ma chance, allez. Chaque jour m'arrive un nouveau malheur. J'y suis habitué depuis longtemps. Aussi, j'observe mon destin avec le sourire. Vous m'avez donné votre parole, et quoique moi...

DOUNIACHA

Je vous en prie, nous en reparlerons. Pour le moment, laissez-moi ; à présent, je rêve. (*Elle joue avec son éventail.*)

EPIKHODOV

Chaque jour une autre guigne et, c'est le cas de le dire, j'en souris, j'en ris même.

(De la salle entre Varia.)

VARIA

Comment, tu n'es pas encore parti, Simon ? Décidément, en voilà un sans-gêne ! (*A Douniacha.*) Sors, Dou-

niacha. (*A Epikhodov.*) Ou en jouant au billard tu casses une queue, ou bien tu te promènes dans le salon comme un invité.

EPIKHODOV

Vous n'avez pas à me blâmer, permettez-moi d'user de cette expression.

VARIA

Voyons je ne te blâme pas, je te parle. Tu ne sais que te promener d'un coin à l'autre sans t'occuper de rien. On a un employé et pourquoi? je me le demande!

EPIKHODOV (*offensé*)

Si je travaille, me promène, mange ou joue au billard, seules les personnes compétentes et considérées peuvent en juger.

VARIA

Comment, tu oses dire cela à moi? (*S'emportant.*) Tu l'oses? Alors, je ne comprends donc rien, moi? Va-t-en, décampe, et plus vite que ça!

EPIKHODOV (*craintif*)

Je vous prie de vous exprimer d'une manière plus délicate.

VARIA (*hors d'elle*).

File, tout de suite, va-t-en! va-t-en! (*Il se dirige à reculons vers la porte; elle le suit.*) Vingt-deux malheurs! File, qu'on ne t'y revoie plus! Que ton ombre ne me tombe plus sous les yeux!

EPIKHODOV (*sort. De derrière la porte :*)

Je vais porter plainte, moi.

VARIA

Ah ! tu reviens ! (*Elle saisit la canne que Phyrse avait posée près de la porte.*) Viens... viens... viens, que je te montre... Ah, tu reviens ! Tu reviens ! Tiens, attrape alors... (*Elle lève la canne et frappe ; en ce moment entre Lopakhine.*)

LOPAKHINE

Je vous remercie infiniment.

VARIA (*irritée, mais ironique*)

Mille excuses.

LOPAKHINE

De rien, très touché de votre aimable accueil.

VARIA

Il n'y a vraiment pas de quoi. (*Elle s'éloigne de quelques pas, puis après un regard circulaire, doucement.*) Je ne vous ai pas fait mal, au moins ?

LOPAKHINE

Non, ce n'est rien, mais cela fera néanmoins une jolie bosse.

(*Des voix du grand salon : « Lopakhine est arrivé ! Lopakhine ! »*)

PICHTCHIK

Tiens, tiens, le voilà enfin en chair et en os ! (*Ils se*

donnent l'accolade). Tu sens le cognac, mon vieux. Nous aussi nous sommes en train de faire la bombe.

LIouBOV (*entrant*)

C'est vous, Lopakhine! Pourquoi si tard? Où est donc Léonide?

LOPAKHINE

Il vient. Nous sommes arrivés ensemble.

LIouBOV (*troublée*)

Eh bien? La vente a-t-elle eu lieu? Mais parlez donc!

LOPAKHINE (*embarrassé, craignant de montrer sa joie*)

Elle était finie vers quatre heures... nous avons manqué le train et il a bien fallu attendre celui de neuf heures et demie. (*Oppressé.*) Ouf... la tête me tourne...

(Gaïev entre. Dans la main droite il tient des paquets; de la gauche, il essuie ses larmes).

LIouBOV

Qu'y a-t-il, Léonide? Dis! Mais parle donc! (*impatiente, avec des larmes.*) Vite, pour l'amour de Dieu!

GAÏEV (*pour toute réponse fait un geste vague, s'adressant à Phyrse en pleurant*).

Tiens, prends ça... Il y a des anchois, des sardines... je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. Ce que j'ai souffert! (*La porte de la salle de billard est ouverte. L'on entend le bruit des billes et la voix de Yacha: « 7 plus 18 ».*) La figure de Gaïev s'éclaire et déjà il ne pleure plus.) Je suis horriblement las. Prépare-moi de quoi changer, Phyrse. (*Il traverse la salle, derrière lui trotte Phyrse.*)

PICHTCHIK

Et alors, et cette vente? Mais raconte donc?

LIOUBOV

Il est donc vendu, le Jardin des Cerisiers?

LOPAKHINE

Oui, vendu.

LIOUBOV

Qui l'a acheté?

LOPAKHINE

Moi.

(Silence. Lioubov, très déprimée, tomberait si elle n'était debout entre un fauteuil et une table. Varia retire les clefs de sa ceinture, les jette par terre au milieu du salon et sort).

LOPAKHINE

C'est moi qui l'ai acheté. Attendez, je vous en prie, j'ai la tête toute brouillée. Je ne peux pas parler. (*Il rit.*) Eh bien, en arrivant à la vente, nous y avons trouvé Dériganov le richard. Léonide Andréitch n'ayant en tout que 15,000 roubles, l'autre, du coup, a, par-dessus les hypothèques, renchéri de 30,000. Voyant cela, un véritable duel s'est engagé entre nous. J'ai donné 40,000, lui 45,000; moi 55,000, et ainsi, lui augmentant de 5,000, moi de 10,000... Eh bien, en ne comptant pas les hypothèques, j'ai donné 90,000 et j'ai eu le dernier mot. Le Jardin des Cerisiers est à moi maintenant! à moi! (*riant aux éclats*) Seigneur, Dieu! le Jardin des Cerisiers m'appartient! Dites que je suis ivre, que j'ai perdu la raison, que tout cela n'est qu'un songe... (*trépignant*). Ne me raillez pas. Si mon père et mon grand-père pouvaient

sortir de leurs cercueils et jeter un regard sur tout ce qui se passe ici, sur leur Hermolaï battu, peu lettré, qui courait l'hiver pieds nus. Voir comment, ce même Hermolaï a acheté cette propriété dont la beauté surpasse tout sur terre. J'ai acheté le domaine où mes ancêtres n'étaient que des esclaves, où l'on ne les laissait même pas mettre le pied à l'office. Je rêve, ce ne doit être qu'un mirage, qu'un songe... qu'une apparition confuse due à mon imagination. (*Ramassant les clefs il sourit avec douceur*). Elle a jeté les clefs... voulant montrer qu'elle n'était plus rien ici... (*les faisant tinter.*) Eh bien, tant pis. (*On entend les musiciens accorder leurs instruments.*) Ohé, les musiciens! Jouez, je désire vous entendre. Venez tous contempler comment Hermolaï Lopakhine plantera son premier coup de hache dans le Jardin des Cerisiers; comment un à un s'écrouleront les arbres. Nous y bâtirons des habitations agréables et nos petits et arrière-petits enfants y verront une vie nouvelle... Joue, musique!

(La musique joue. Lioubov s'affaisse sur une chaise et pleure amèrement.)

LOPAKHINE (*avec reproche*)

Pourquoi, pourquoi ne pas m'avoir écouté? Ah, ma pauvre, ma gentille amie! Il n'y a plus rien à faire maintenant. (*A travers les larmes.*) Oh! si l'on pouvait déjà mettre fin à tous ces ennuis, changer au plus vite notre vie désordonnée, malheureuse...

PICHTCHIK (*lui prenant le bras, à mi-voix*)

Elle pleure, laissons-la seule plutôt. Allons au salon... allons... (*Il l'entraîne*).

LOPAKHINE

Eh bien quoi! un peu plus de nerf, la musique! Tout

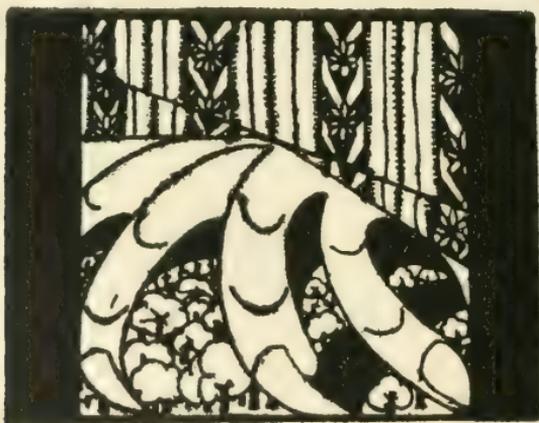
doit se faire suivant mon désir. (*Avec ironie.*) Il est né, il vient, le nouveau propriétaire foncier ! Le possesseur du Jardin des Cerisiers ! (*Il heurte sans le vouloir une petite table et manque de renverser un candélabre*). Je peux payer la casse, moi... (*Il sort avec Pichtchik.*)

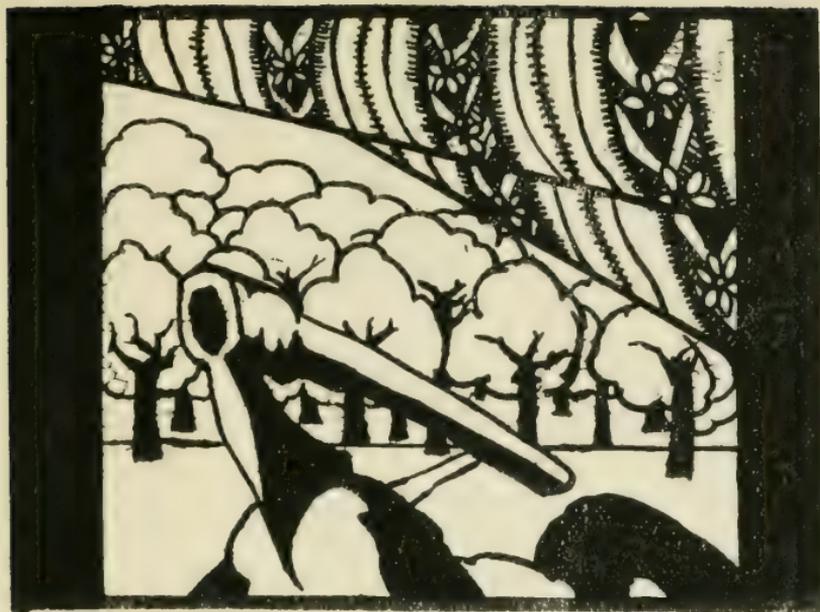
(Dans le grand, comme dans le petit salon, personne, sauf Lioubov qui, assise, recroquevillée, pleure amèrement. La musique joue doucement. Ania et Trofimov entrent à pas rapides. Ania s'approche de sa mère et s'agenouille devant elle. Trofimov reste à l'entrée de la salle.)

ANIA

Maman !... tu pleures, maman ? ma gentille, ma douce, ma sublime maman, ma délicieuse que j'adore... et que je bénis. Il est vendu, il n'est plus, le Jardin des Cerisiers. Tout cela est vrai, vrai, mais ne pleure pas, maman. Il te reste la vie devant toi ; il te reste ton âme douce et pure. Viens avec moi, chérie, viens, quittons ces lieux. Nous planterons un nouveau jardin plus somptueux encore. Tu le verras, et alors, une joie douce et profonde descendra en ton âme, tel le soleil du soir et tu souriras, maman ; viens, ma chérie... viens...

RIDEAU





ACTE IV

Décors du premier acte. Plus de rideaux aux fenêtres, ni de tableaux. Il ne reste que peu de meubles, entassés dans un coin comme pour la vente. On sent le vide. Près de la porte d'entrée et dans le fond de la scène, en tas, des valises, des colis, etc. La porte de gauche est ouverte. On y entend les voix de Varia et d'Ania. Lopakhine debout, attend.

Yacha tient un plateau chargé de petits verres remplis de champagne. Dans l'antichambre Epikhodov ficelle une caisse. Au fond, dans les coulisses, du brouhaha. Ce sont des moujiks venus faire les adieux aux maîtres. La voix de Gaïev: «Merci, mes amis, je vous remercie beaucoup».

YACHA

La plèbe est venue faire ses adieux. Moi, monsieur

Lopakhine, je suis d'avis qu'ils ne sont pas méchants du tout, ces gens-là, mais seulement peu civilisés.

(Le bruit s'apaise. Par l'antichambre entrent Gaïev et Lioubov. Elle ne pleure pas, mais est pâle et son visage frémit. Elle ne peut parler.)

GAÏEV

Tu leur a donné ta bourse, mais voyons, Liouba, c'est absurde !

LIUBOV

Que veux-tu, je n'ai pas pu faire autrement. (*Ils sortent.*)

LOPAKHINE (*par la porte*)

Je vous en prie ! Un peu de champagne pour les adieux. Je n'avait pas songé d'en rapporter de la ville, et à la gare je n'en ai trouvé qu'une bouteille. Je vous en prie. (*Silence.*) Eh bien, Mesdames et Messieurs, vous n'en désirez pas ? (*Il s'éloigne de la porte.*) Si je l'avais su, je n'en aurais pas acheté. Tant pis, moi non plus je n'en boirai pas. (*Yacha dépose précautionneusement le plateau sur la chaise.*) Alors, Yacha, bois toi-même.

YACHA

Bonne chance aux partants et à vous aussi ! (*Il boit.*) Ce n'est pas du vrai champagne, je peux vous l'assurer.

LOPAKHINE

Huit roubles la bouteille. (*Silence.*) Il fait bigrement froid ici.

YACHA

L'on n'a pas fait de feu, à quoi bon, puisqu'on parlait. (*Il rit.*)

LOPAKHINE

Qu'as-tu ?

YACHA

C'est de plaisir.

LOPAKHINE

Nous sommes en octobre, mais tout est encore ensoleillé et il fait doux comme en été. Un temps superbe pour la bâtisse. (*Regardant sa montre, il parle par la porte.*) N'oubliez pas qu'il ne vous reste que quarante-sept minutes. Dans vingt minutes il faudra partir. Dépêchez-vous donc.

(Trofimov entre, en pardessus.)

TROFIMOV

Je crois qu'il est temps. Les voitures nous attendent déjà. Le diable sait où sont mes caoutchoucs. Ils se sont égarés. (*Criant dans la porte*) : Ania, je ne trouve pas mes caoutchoucs.

LOPAKHINE

Moi, je dois aller à Kharkov ; je prendrai le même train que vous. J'y resterai tout l'hiver. J'ai entraîné ici tout un temps, et c'est un vrai supplice pour moi que l'inaction. Voilà. Je ne sais que faire de mes mains. On dirait qu'elles me pèsent comme si elles n'étaient pas à moi.

TROFIMOV

Bah, après notre départ, vous allez vous remettre à votre travail productif.

LOPAKHINE

Prends donc un petit verre.

TROFIMOV

Non, merci.

LOPAKHINE

Alors, vous allez à Moscou?

TROFIMOV

Oui, je les accompagne jusqu'à la ville d'où je pars demain pour Moscou.

LOPAKHINE

Oui... Et bien quoi? Les professeurs ne donnent plus leur cours? Je suppose qu'ils t'attendent pour recommencer!

TROFIMOV

Cela ne te regarde pas.

LOPAKHINE

A propos, il y a combien d'années que tu fréquentes l'Université?

TROFIMOV

Tu n'as rien trouvé de plus spirituel? C'est vieux jeu et assez vulgaire. (*Cherchant toujours ses caoutchoucs.*)
Vois-tu, comme nous avons des chances de ne plus nous

revoir, permets-moi de te donner un conseil : ne gesticule pas tant ! Déshabituée-toi de cette manie ! De même pour les constructions de villas. Compter qu'avec le temps tous les villégiateurs deviendront de petits propriétaires, ce n'est que gesticulation. Mais malgré tout, je t'aime. Tu as les doigts fins et délicats d'un artiste, l'âme subtile et sensible.

LOPAKHINE (*l'embrassant*)

Allons, bonne chance, mon vieux et merci pour tout. Si tu as besoin d'argent pour le voyage, ne te gêne pas, prends-en.

TROFIMOV

Pourquoi faire, je n'en ai pas besoin.

LOPAKHINE

Mais vous n'en avez pas.

TROFIMOV

J'en ai, je vous remercie, on m'en a envoyé pour une traduction, je l'ai sur moi. (*Avec inquiétude.*) Et mes caoutchoucs, que je ne trouve pas !

VARIA (*d'une autre chambre*)

Tenez, les voilà vos saietés ! (*Elle lance sur la scène une paire de caoutchoucs.*)

TROFIMOV

Pourquoi vous fâcher, Varia ? Mais ce ne sont pas les miens !

LOPAKHINE

Au printemps, j'ai semé 1,000 hectares de pavots et cela m'a rapporté 40,000 roubles net. Et quand mes pavots étaient en fleurs, Dieu, quel merveilleux tableau ! Et voilà comme je viens de te le dire, j'y ai gagné 40,000. Donc si je m'offre à te prêter de l'argent, c'est que je le puis. Voyons, pourquoi faire le fier alors, je suis un moujik, j'agis sans façon...

TROFIMOV

Ton père était moujik et le mien pharmacien. Et après ? Je ne vois pas la conclusion qu'on peut en tirer. (*Lopakhine sort son portefeuille.*) Laisse ça, laisse... Si tu m'en offrais même 200,000, je ne les prendrais pas. Je suis libre, indépendant et ce que vous tous, riches et pauvres, appréciez tant, n'a aucun pouvoir sur moi ; pas plus que cette poussière qui voltige. Je peux ne passer de vous, vous ignorer, je suis fort et fier. L'humanité va vers la suprême vérité, vers l'extrême bonheur possible sur terre. Et moi, je suis dans les premiers rangs.

LOPAKHINE

Y arriveras-tu ?

TROFIMOV

J'y arriverai. (*Silence.*) J'y arriverai ou j'indiquerai aux autres le chemin à suivre.

(L'on entend au loin le bruit d'une cognée entaillant un arbre.)

LOPAKHINE

Alors, bonne chance, mon vieux ; il est temps. Tandis que nous faisons les fiers, la vie, elle, passe et passe

toujours. Quand il m'arrive de travailler longtemps sans répit, j'ai des pensées moins accablantes et il me semble alors que je connais aussi ma raison d'être. Et combien y en a-t-il chez nous, mon cher, qui existent on ne sait trop pourquoi. Mais qu'importe, l'essentiel n'est pas là. A propos, il paraît que Gaïev vient d'accepter une place dans une banque : 6,000 roubles par an. Mais je doute fort qu'il y reste longtemps, il est par trop paresseux :

ANIA (*dans la porte*)

Maman vous prie de ne pas toucher au jardin avant sont départ.

TROFIMOV

En effet, quel manque de tact ! (*Il sort par l'anti-chambre.*)

LOPAKHINE

Tout de suite, tout de suite... Vraiment, comme s'ils ne pouvaient pas attendre ! (*Il suit Trofimov.*)

ANIA

A-t-on déjà envoyé Phyrse à l'hôpital ?

YACHA

J'en ai causé ce matin. On a déjà dû l'expédier.

ANIA (*à Epikhodov qui traverse la salle*)

S'il vous plaît, Epikhodov, allez donc voir si l'on a envoyé Phyrse à l'hôpital !

YACHA (*offensé*)

Mais j'en ai encore causé ce matin à Igor. Pourquoi le demander dix fois ?

EPIKHODOV

A mon avis définitif, le mathusalem Phyrse ne vaut plus la peine d'être réparé. Qu'il aille rejoindre ses ancêtres ; moi je ne puis que l'envier. (*Il dépose une valise sur une boîte à chapeau qu'il écrase.*) Eh bien, voilà ! Je m'y attendais ! (*Il sort.*)

YACHA (*moqueusement*)

Vingt-deux malheurs !...

VARIA (*de derrière la porte*)

Est-ce que l'on a déjà envoyé Phyrse à l'hôpital ?

ANIA

Oui.

VARIA

Pourquoi ne l'a-t-on pas prise, la lettre pour le docteur ?

ANIA

Qu'on la fasse porter à l'instant... (*Elle sort.*)

VARIA (*de la chambre latérale*).

Où est-il, Yacha ? Dites-lui que sa mère est venue lui faire ses adieux.

YACHA (*avec un geste de la main*)

Ils ne savent que me faire enrager !

DOUNIACHA (*qui feignait de s'occuper des colis,
s'approche de Yacha*)

Vraiment, vous n'avez même pas eu un regard pour moi, Yacha. Vous partez... m'abandonnez... (*Elle pleure et se jette à son cou.*)

YACHA

Pourquoi pleurer? (*Il boit du champagne.*) Dans six jours, je suis de nouveau à Paris. Pas plus tard que demain nous prenons l'express et vous pouvez courir après nous. C'est à peine si j'y crois. «Vive la France» (1). Ici, rien qui me plaise, rien à y faire... je ne saurais y vivre. Je l'ai assez vue l'ignorance crasse. Moi j'en ai mare. (*Il boit du champagne.*) La belle avance que de pleurer ! Ayez une conduite convenable et vous n'aurez pas à vous plaindre.

DOUNIACHA (*se poudre en se regardant
dans une petite glace*)

Envoyez- moi une lettre de Paris. Je vous ai tant aimé Yacha. Je vous ai tant aimé ! Je suis un être sensible, Yacha.

YACHA

Il y a quelqu'un. (*Il fait mine de s'occuper des valises et fredonne à mi-voix.*)

(Entrent : Lioubov, Gaïev, Anla et Charlotte.)

GAÏEV

Il faudrait bien partir. Le temps passe. (*Regardant Yacha.*) Qui est-ce qui sent le hareng ici ?

(1) En français, dans le texte.

LIUBOV

Dans dix minutes au plus tard il faudra monter en voiture. (*Embrassant la chambre du regard.*) Adieu, ma très chère maison, notre mère grand. Quand l'hiver aura fui et que reviendra le printemps, tu ne seras plus alors, l'on t'aura abattue. Ils en ont vu, tes murs! (*Embrassant chaudement sa fille.*) Tu es radieuse, mon trésor, tes jolis yeux brillent comme des diamants. Tu es contente, très contente?

ANIA

Infiniment. Une vie nouvelle commence, maman.

GAÏEV (*gaiement*)

En effet, tout va pour le mieux maintenant. Avant la vente de la Cerisaie, que de tourments, que de souffrances! Puis, tout fini sans retour possible, nous voilà tous calmes, gais même. Me voilà à présent fonctionnaire de banque, financier, quoi!... La blanche au milieu! Et toi aussi, tu as meilleure mine, Liouba, il n'y a pas à dire.

LIUBOV

C'est vrai, j'ai les nerfs plus calmes. (*On lui tend son manteau et son chapeau.*) Je dors bien. Faites sortir les bagages, Yacha, il est temps. (*A Ania.*) Ma fillette, nous nous reverrons bientôt... Je vais à Paris où je vivrai avec ce que ta grand'mère de Yaroslav avait envoyé pour l'achat de la propriété. Vive la grand'mère! Et cet argent ne fera pas long feu.

ANIA

Tu reviendras, maman, tu reviendras bientôt... dis?

Je me préparerai pour passer mon examen de bachelière, puis je travaillerai, je t'aiderai, maman. Nous lirons ensemble des livres intéressants. N'est-ce pas? (*Elle baise les mains de sa mère.*) Nous passerons en lecture les longues soirées d'automne, nous lirons beaucoup, beaucoup. Et devant nous, s'ouvriront de nouveaux horizons; des horizons merveilleux... (*elle rêve.*) Dis, maman, reviens...

LIOUBOV

Je reviendrai, mon trésor. (*Elle embrasse sa fille.*)

(Entrent: Lopakhine et Charlotte qui fredonne à mi-voix.)

GAÏEV

Cette veinarde de Charlotte: elle chante!

CHARLOTTE (*prenant un colis qui ressemble à un enfant emmaillotté*)

Fais dodo, fais dodo, mon p'tiot. (*On entend l'enfant pleurer « oua! oua!... »*) Tais-toi, mon brave, mon gentil gosse (*oua! oua!... oua!*) Tu me fais tant de peine. (*Elle rejette le colis à sa place.*) Alors, c'est entendu, vous me trouverez une place. Je ne peux pas rester ainsi.

LOPAKHINE

Ne vous en faites pas, mademoiselle Charlotte, nous la trouverons.

GAÏEV

Tout le monde nous quitte. Varia part... Voilà, maintenant nous ne comptons plus.

CHARLOTTE

En ville, je ne sais où m'installer et il faut partir...
(*elle fredonne.*) Arrive qu'arrive...

(Pichtchik entre.)

LOPAKHINE

Ah, miracle de la nature!

PICHTCHIK (*essoufflé*)

Ouf! Laissez-moi reprendre haleine... Je suis rendu...
mes chers amis. De l'eau, s'il vous plaît!

GAÏEV

Pour sûr il vient encore chercher de l'argent. Eh bien,
merci, je me sauve, alors. (*Il sort.*)

PICHTCHIK

Il y a longtemps déjà que je ne suis venu chez vous...
ma toute belle (*à Lopakhine*). Te voilà... Je suis content
de te voir... Homme à l'esprit formidable... Tiens...
encaisse... (*il lui tend de l'argent*) 400 roubles... je t'en
dois encore 840...

LOPAKHINE (*perplexe, haussant les épaules*)

On croit rêver... Où l'as-tu pris, toi?

PICHTCHIK

Attends... j'ai chaud... Un événement, tout ce qu'il y
a d'extraordinaire! Des Anglais, arrivés chez moi, ont
trouvé dans le sol quelque chose comme de l'argile
blanche... (*à Lioubov*) Tenez... pour vous aussi 400
roubles... ma belle... ma ravissante... (*Il lui tend l'ar-*
gent). Le reste, après (*Il boit de l'eau*). Tout à l'heure,
dans le train, un jeune homme racontait qu'un certain...

grand philosophe, aurait conseillé de sauter des toits... Saute, aurait-il dit, c'est ici tout le problème. (*Avec étonnement*). Pensez donc ! De l'eau, s. v. p. !

LOPAKHINE

Mais quels sont donc ces Anglais ?

PICHTCHIK

Je leur ai affermé un lot de terre argileuse pour vingt-quatre ans... et maintenant, excusez-moi, je n'ai pas le temps... Il me faut filer ailleurs... j'ai des dettes partout... (*Il boit*). Bonne chance à tous... à jeudi prochain.

LIOUBOV

Nous partons à l'instant même pour la ville, d'où demain, je pars pour l'étranger.

PICHTCHIK

Comment ? (*inquiet*). Pourquoi à la ville ? Ah, je commence à comprendre : ces meubles, ces valises... Enfin, que voulez-vous... (*Ému*.) C'est ainsi... Ce sont des gens à l'esprit formidable... ces Anglais... Bon courage... soyez heureux... Dieu vous aidera... il n'y a pas à dire... Tout a une fin en ce monde... (*Baisant les mains à Lioubov*) Et si vous apprenez un jour que je suis mort, souvenez-vous alors de ce... cheval, en vous disant : « Il existait alors un certain bonhomme... Simionov Pichtchik... que Dieu lui fasse paix... » Quel temps remarquable... oui... (*Il sort très embarrassé, mais revient aussitôt et de la porte*) : Ma fille Dachenska vous envoie ses compliments. (*Il sort.*)

LIOUBOV

Il est temps. Je pars avec deux soucis. Le premier c'est Phyrse malade (*regardant sa montre*). Il nous reste à peu près cinq minutes...

ANIA

Phyrse est déjà à l'hôpital, maman. C'est Yacha qui l'a envoyé ce matin.

LIOUBOV

Mon autre tourment, c'est Varia. Elle est habituée à se lever tôt, à travailler et la voilà sans besogne comme un poisson sans eau. Elle a maigri, pâli. Elle ne fait que pleurer, la pauvrete (*silence*). Allez, vous le savez très bien, Hermolaï Alexeitch : j'avais songé... à vous la donner et tout faisait prévoir que vous vous marieriez. (*Elle chuchotte quelque chose à Ania qui fait un signe à Charlotte. Elles sortent*). Elle vous aime et ne vous déplaît pas non plus. Eh bien, je ne sais pas, on dirait que vous nous évitez. C'est à n'y rien comprendre.

LOPAKHINE

Moi non plus, je l'avoue, je n'y comprends rien.

Et bien, pourquoi pas !... Moi non plus, je l'avoue, je n'y comprend rien. S'il en est encore temps, je suis prêt, même tout de suite... Finissons-en ! Je sais que sans vous je ne parviendrai pas à la demander en mariage.

LIOUBOV

Voilà qui est bien. On n'a besoin que d'une minute pour cela. Je vais l'appeler.

LOPAKHINE

Il y a justement du champagne (*Regardant les verres*). Quelqu'un les a déjà vidés. (*Yacha toussote.*) C'est ce qui s'appelle taper les verres...

LIUBOV (*animée*)

Très bien, nous allons sortir... Allez, Yacha (1). Je vais l'appeler (*criant par la porte*) Varia, viens ici, laisse cela. Viens (*Elle sort, Yacha la suit.*)

LOPAKHINE (*regardant sa montre*)

Oui... (*silence.*) (*Derrière la porte un rire retenu. Des chuchotements. Varia entre enfin.*)

VARIA (*regardant longuement les colis*)

C'est drôle, je ne parviens pas à la retrouver.

LOPAKHINE

Que cherchez-vous donc ?

VARIA

C'est moi-même qui l'ai mis et je ne me souviens plus. (*Silence.*)

LOPAKHINE

Où avez-vous l'intention d'aller, maintenant, mademoiselle ?

VARIA

Moi ? Chez les Ragouline... Je me suis entendue avec eux, pour entrer chez eux... comme économe.

(1) En français dans le texte.

LOPAKHINE

C'est à Yachniévo? A environ 70 kilomètres d'ici?
(*Silence.*) La voilà finie la vie dans cette maison...

VARIA (*examinant les colis*)

Mais où ai-je donc?... peut-être que je l'ai mis dans la malle... oui, elle est finie la vie dans cette maison... bien finie...

LOPAKHINE

Quant à moi, je pars à l'instant pour Kharkov... par le premier train... j'y ai beaucoup à faire. Je laisse ici Epikhodov... je l'ai engagé.

VARIA

Ah...

LOPAKHINE

L'an dernier, vers la même époque, si vous vous en souvenez, nous avons déjà de la neige et maintenant il fait beau, ensoleillé. Seulement il fait froid. Il doit bien y avoir 3° au-dessous de zéro.

VARIA

Je n'ai pas regardé. (*Silence.*) D'ailleurs, notre thermomètre est cassé... (*Silence.*)

(Une voix dans la cour: « Monsieur Lopakhine! »)

LOPAKHINE (*comme s'il n'attendait que cet appel*)

J'y vais! (*Il sort précipitamment.*)

(Varia, assise par terre, la tête sur un colis, pleure doucement. La porte s'ouvre. Lioubov entre avec précaution).

LIUBOV

Eh bien? (*Silence.*) Il faut partir.

VARIA (*Elle ne pleure plus et s'est essuyé les yeux*)

Oui, il est temps, petite mère, je puis encore entrer aujourd'hui chez les Ragouline. Pourvu que je ne manque pas le train...

LIUBOV (*appelant dans la porte*)

Ania, apprête-toi!

(Ania entre, puis Gaïev et Charlotte. Gaïev en pardessus ouaté à capuchon. Les domestiques, les cochers s'assemblent. Epikhodov arrange les colis.)

LIUBOV

Et maintenant, en route!

ANIA (*joyeusement*)

En route!

GAÏEV

Mes amis, mes très chers amis, en quittant pour toujours cette maison, pourrais-je passer sous silence, pourrais-je m'empêcher pour nos adieux, de ne pas exprimer tous les sentiments qui envahissent à présent tout mon être?...

ANIA (*suppliante*)

Mon oncle!

VARIA

Voyons, mon petit oncle!

GAÏEV (*accablé*)

J'envoie par doublé la rouge au milieu... c'est bon...
je me fais...

(Entrent: Trofimov, puis Lopakhine.)

TROFIMOV

Eh bien, Mesdames et Messieurs, il est temps.

LOPAKHINE

Epikhodov, mon pardessus.

LIOUBOV (*assise*)

Je veux me reposer un instant encore. On dirait qu'au-
paravant je n'ai jamais vu les murs, les plafonds de cette
maison, tant je les regarde avidement, avec une affection
si tendre...

GAÏEV

Je me souviens qu'à six ans, un jour de Pentecôte,
assis sur cette fenêtre, je regardais mon père s'en aller à
l'église...

LIOUBOV

N'a-t-on rien oublié?

LOPAKHINE

Je crois que non. (*Endossant son pardessus, à Epik-*

hodov.) Quant à toi, Epikhodov, veille bien à ce que tout soit en ordre.

EPIKHODOV (*d'une voix rauque*)

Soyez tranquille, Hermolaï Alexéitch.

LOPAKHINE

Tiens, quelle drôle de voix tu as!

EPIKHODOV

Je viens d'avaler quelque chose en buvant de l'eau.

YACHA (*avec mépris*)

L'ignorance crasse...

LIUBOV

Nous partons, et la maison restera sans âme qui vive...

LOPAKHINE

Oui, jusqu'au printemps.

VARIA (*retirant brusquement d'un paquet un parapluie, le soulève comme pour frapper. Lopakhine fait semblant de parer*).

Mais voyons, voyons, je n'y pensais même pas.

TROFIMOV

Écoutez, montons en voiture. Il est temps, le train va bientôt arriver.

VARIA

Les voilà, vos caoutchoucs, Petia, près de la valise. (*Prête à sangloter*) Ce qu'ils sont sales, vieux!

TROFIMOV (*les mettant*)

En route, mes amis!

GAÏEV (*fort confus, craignant de pleurer*)

Le train... la gare... La rouge au milieu. Par la bande au coin.

LIUBOV

Allons.

LOPAKHINE

Tout le monde y est, plus personne dans la maison? (*Il ferme à clef la porte de gauche.*) Il faut fermer. Il reste encore des tas de choses. Allons-y...

ANIA

Adieu maison, adieu la vieille vie!

TROFIMOV

Vive la nouvelle vie!... (*Il sort avec Ania.*)

(*Varia, jetant un regard autour de la pièce, sort à pas lents. Yachia et Charlotte avec son petit chien sortent.*)

LOPAKHINE

Alors, c'est jusqu'au printemps. Sortons. Madame et Monsieur, mes souhaits. (*Il sort.*)

(*Lioubov et Gaïev restent seuls. On dirait qu'ils n'ont attendu que ce moment pour se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils sanglotent discrètement, doucement, de crainte qu'on ne les entende.*)

GAÏEV (*au désespoir*)

Ma sœur, ma sœur...

LIUBOV

O mon cher, mon affectionné, mon superbe jardin!...
ma vie, ma jeunesse, mon bonheur, adieu, adieu...

LA VOIX D'ANIA (*joyeuse, appelante*)

Maman!...

LA VOIX DE TROFIMOV (*joyeuse, exaltée*)

Ohé!

LIUBOV

Encore une fois, une dernière fois, jeter un regard aux
murs, aux fenêtres... C'est ici, dans cette pièce que notre
mère aimait tant se tenir.

GAÏEV

Ma sœur! ma sœur!

LA VOIX D'ANIA

Maman!

LA VOIX DE TROFIMOV

Ohé!

LIUBOV

Nous voilà. (*Ils sortent.*)

(La scène est vide. L'on entend verrouiller
les portes, puis le départ des voitures. Le silence
se fait. Dans ce silence, retentit le coup sourd
d'une cognée entaillant un arbre; bruit isolé et
triste. On entend des pas. Par la porte de droite
apparaît Phyrse, comme à l'ordinaire en veston
et gilet blanc, des pantoufles aux pieds. Il est
malade.)

PHYRSE (*s'approchant d'une porte qu'il essaie d'ouvrir*)

Fermé. Ils sont partis... (*Il s'assied sur le divan.*) Ils m'ont oublié... Ce n'est rien... Je vais me reposer un peu... Et Léonide Andréitch, a encore, à coup sûr, oublié de mettre sa pelisse. Il est parti en pardessus... (*Il soupire, soucieux.*) Ah! là, là, jeunesse inexpérimentée! Je n'y ai pas fait attention, moi... (*Il marmotte quelque chose d'incompréhensible.*) Voilà... la vie est passée, comme si je n'avais jamais vécu... (*Il se couche.*) Je vais me coucher un peu... Il ne te reste plus de forces, mon vieux... rien ne te reste, rien... Ah, là, là! espèce de... propre à rien. (*Il demeure immobile.*)

(L'on entend un bruit lointain, aérien. Le bruit d'un câble qui se brise. Bruit mourant, triste. Le silence tombe, et seul, au loin, dans le jardin, le bruit d'une cognée abattant un arbre.)

RIDEAU



Société anonyme
M. WEISSENBURCH
Imprimeur du Roi
--- 49, rue du Poinçon ---



Maurice LAMERTIN, éditeur

Rue Coudenberg, 58-60, Bruxelles.

Le Flambeau

Revue belge des Questions politiques et littéraires

Directeurs : HENRI GRÉGOIRE. — OSCAR GROSJEAN

Fondée au mois d'avril 1918, la Revue parut clandestinement sous l'occupation allemande ; elle publie tous les mois une livraison d'au moins 144 pages in-8°.

ABONNEMENT } 35 francs pour la Belgique ;
ANNUEL } 40 francs pour la France et l'étranger.

Les abonnements pour la France doivent être adressés aux éditeurs Berger-Levrault (J. Van Melle, dir. gén.), 5, rue des Beaux-Arts, Paris (VI^e).

Éditions du “ FLAMBEAU ”

Le Flambeau publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

LÉON LECLÈRE, *pro-recteur de l'Université de Bruxelles :*

La Question d'Occident.

Les Pays d'Entre-Deux de 843 à 1921. — Régions rhodaniennes. — Alsace et Lorraine. — Belgique et Rhénanie. Un beau volume in-8°, fr. 12.50.

*

Maurice LAMERTIN, éditeur

Rue Coudenberg, 58-60, Bruxelles.

COMTE R. DE BRIEY : *L'ALLEMAGNE ET L'AVENIR DE L'EUROPE*, d'après les lettres inédites d'un diplomate belge en 1848. Préfaces de Jacques Bainville et sir Thomas Barclay. Deux portraits hors texte. Un vol. in-16, 5 francs.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 3 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, fr. 4.50.

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché, drame antique*. Un vol. in-16, 4 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. *Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome I^{er} (1918) du « Flambeau »*. Préface de M. Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol in-8°, 360 pages, 8 francs.

LE TIMES. *Numéro spécial consacré à la Belgique*. — Préface de S. M. le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 10 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewicz*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. in-8°, xix-273 pages, 10 francs.

Maurice LAMERTIN, éditeur

Rue Coudenberg, 58-60, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

CHARLES DE COSTER

LA LÉGENDE

ET LES AVENTURES

HEROÏQUES, JOYEUSES ET GLORIEUSES

D'ULENSPIEGEL

ET DE

LAMME GOEDZAK

AU PAYS DE FLANDRES ET AILLEURS

Texte intégral de l'édition Paul Lacomblez

In 8° carré de 414 pages, imprimé sur beau papier . Prix: 10 francs

VIENT DE PARAÎTRE

5^e Édition de

PAUL SPAAK

K A A T J E

PREFACE D'EMILE VERHAEREN

Diadesté

In-16, imprimé sur véritable soufflé anglais . . . Prix: 7 fr. 50

Il a été tiré spécialement au format in-8° et sur beau papier vergé anglais, deux cents exemplaires numéroté de DIADESTÉ.

Ces exemplaires constituent l'édition originale de cette œuvre et sont mis en vente au prix de 10 francs.

Maurice LAMERTIN, éditeur

Rue Coudenberg, 58-60, Bruxelles.

PAUL SPAAK

Malgré ceux qui tombent.

Pièce en vers, représentée à Bruxelles
au Théâtre Royal du Parc.

Un volume in-8° de 159 pages, imprimé sur papier vergé.

Prix: 7 fr. 50

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande.

SHAKESPEARE

Un Songe de Nuit d'été.

VERSION DE PAUL SPAAK

In-4° de 118 pages luxueusement imprimé, lettrines, couverture en
deux tons Prix: 10 francs

Vient de paraître :

JEAN VERHAEGEN

Ex-Caporal au 12^e Régiment de Ligne.

Vers la Victoire.

PAR LA SOUFFRANCE ET PAR LA MORT

Souvenirs d'un patrouilleur belge à l'offensive du
28 septembre 1918.

Un beau volume in-12, imprimé sur véritable papier soufflé anglais.

Prix: 4 francs.

Vient de paraître :

LOUIS PIERARD

De moins cinq à la Délivrance.

NOVEMBRE 1917 AU 14 JUILLET 1919

Un beau volume in-12 de 416 pages Prix: 5 fr. 50

LM

PG
3457
F5V55

Chekhov, Anton Pavlovich
La cerisaie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

